



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

David Ménard

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (Lettres françaises)

GRADE / DEGREE

Département de français

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus suivi de L'analyse du vide postmoderne

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

M. Robert Yergeau

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

M. Daniel Castillo Durante

M. Nelson Charest

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

***Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus
suivi de L'analyse du vide postmoderne***

David Ménard

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en Lettres françaises

Département de français
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© David Ménard, Ottawa, Canada, 2008



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

ISBN: 978-0-494-48484-5

Our file Notre référence

ISBN: 978-0-494-48484-5

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Résumé

À l'heure de l'hyperconsommation, de l'hypersexualité et de l'individualisme où les grandes vérités s'effondrent, le couple, en tant que modèle unissant deux personnes dans l'exclusivité amoureuse et sexuelle, éclate. Adoptant la forme d'un roman épistolaire, la première partie de la thèse en création littéraire, *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, témoigne du vide suscité par une certaine désubstantialisation du couple et de l'apparition d'une nouvelle réalité amoureuse.

La deuxième partie, *L'analyse du vide postmoderne*, approfondit la définition de ce mal-être contemporain lié à la perte de sens des modèles amoureux. Dans un premier temps, certaines notions théoriques ont permis de mieux saisir les enjeux philosophiques, sociologiques et littéraires du vide postmoderne. Dans un deuxième temps, j'ai mis l'accent sur trois romans québécois qui ont fait du vide postmoderne leur trame de fond : *Le principe du geyser* de Stéphane Bourgignon, *Marie-Hélène au mois de mars* de Maxime-Olivier Moutier et *Unless* d'Hélène Monette. J'ai effectué enfin un retour sur *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, tout en explicitant le lien qui unit le vide au genre épistolaire.

En somme, ma thèse offre une perspective à la fois créatrice et critique du vide postmoderne.

Remerciements

Cette thèse constitue l'un des points tournants de ma vie. Si son aboutissement m'ouvre un si bel horizon, c'est grâce à vous.

Je veux remercier d'abord deux personnes à qui je dois indubitablement ma thèse : Marie-Lyne Vachon et Catherine Garand. Marie-Lyne, « mon amie vraiment », je te remercie de m'avoir « brassé » alors que je voulais tout abandonner, de ne jamais craindre le fond des choses et de laisser danser ton rire d'enfant avec le mien. Catherine, merci à ta voix d'avoir su apaiser et légitimer mon désespoir.

Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance à certains professeurs et mentors. Merci au professeur Robert Yergeau d'avoir partagé mon intérêt pour le vide postmoderne, mais surtout, de m'avoir conduit beaucoup plus loin dans ma démarche créatrice. Merci aussi au professeure Lucie Joubert de m'avoir fait connaître l'auteure Hélène Monette. Merci également à Joëlle Paré de m'avoir permis de m'inspirer de sa brillante thèse qui a passé plus d'un an sur ma table de chevet.

Je ressens beaucoup de gratitude à l'égard de tous mes ami(e)s littéraires du 302. Vous avez souvent été mes phares lors de grandes noirceurs. Merci à mes amis gatinois partis à Montréal (Yannick, Luc et Pascal) : mes pèlerinages chez vous sont si chers à mon inspiration. Merci à Éric, mon colocataire et bon ami, de supporter mon mode de vie et mes horaires de « thésard ». Merci à Krystèle de partager avec moi sa belle sensibilité littéraire. Merci à Hélène² et Betty-Ann d'être mes fées marraines.

Enfin, mes derniers remerciements reviennent à ma mère Carole, à mon père Donald et ma « sœurot » Karyn, qui m'aiment et me soutiennent inconditionnellement. Vous êtes mon plus beau roman d'amour. Enfin, j'ai une pensée toute particulière pour Sarah Lebrun, ma dessineuse d'étoiles, ma partenaire de soupir, ma complice... Merci d'avoir lu et corrigé mes textes, mais surtout, d'être une amie hors du commun. Avec toi, le vide et le chaos sont toujours plus beaux.

INTRODUCTION

Dans notre société d'hyperconsommation, les grandes vérités universelles s'effritent et chacun devient libre de décider ce en quoi il veut croire, ce qui suscite un malaise chez certaines personnes. Comme le reste, le couple, en tant que modèle unissant deux personnes dans l'exclusivité amoureuse et sexuelle, n'a pas échappé aux remises en question. De nouvelles valeurs entraînent les gens à exiger plus de liberté dans leurs rapports. Le choc ou encore le vide que produit cette nouvelle réalité amoureuse constitue le sujet de ma thèse en création littéraire, qui comprend, comme il se doit, deux parties : un roman épistolaire, suivi d'une analyse.

Le vide postmoderne à trois voix

Le mot « vide » est à la fois de nature adjectivale et nominale et comporte de multiples définitions. D'abord, il signifie, évidemment, ce qui ne contient rien, mais il peut aussi renvoyer à un « sentiment pénible d'absence, de privation [ou encore à un] manque d'intérêt, de valeur¹ ». Ainsi, dans mon projet de création romanesque, j'ai mis en scène trois personnages qui sont en proie à un mal de vivre dans lequel le vide domine.

Comme le souligne Yves Boisvert, nous sommes dans « une période de confusion dans laquelle la déstabilisation du moi a engendré un tel repli sur soi que tout ce qui entoure l'individu se désenchante [*sic*] et se vide de sa substance² ». Ainsi, le mal être de la période actuelle serait lié à l'individualisme radical poussant à la solitude.

Dans mon roman *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, raconté par trois voix narratives – trois êtres percevant la vie différemment, ce qui les unit et les désunit à la fois –, le désenchantement le plus manifeste est celui rattaché au vide

¹ Patrice Maubourgnet, *Le petit Larousse illustré*, Paris, Les Éditions Larousse, 1995, p. 1064.

² Yves Boisvert, *Le postmodernisme*, Montréal, Éditions du Boréal, 1996, p. 27.

d'amour. J'ai mis en scène des personnages féminins et masculins incompris et décalés par rapport aux idées et aux valeurs de leur époque. Dans les lettres qu'ils souhaitent s'échanger, mes trois correspondants se partagent leurs blessures amoureuses liées à la désillusion et à la solitude. Ovide-Lyre, l'initiateur du projet épistolaire, écrit à Honey Comble, son amant qui l'a laissé pour mieux vivre sa liberté. Ce dernier lui écrit pour se défendre et justifier sa façon d'aimer contemporaine. Leur amie Vava est celle qui rend possible l'échange littéraire. C'est elle qui scelle l'intrigue et qui révèle, par le récit de ses ratures d'amour, le lien unissant les trois personnages.

Le choc d'une nouvelle réalité amoureuse

La deuxième partie de ma thèse va comprendre quatre sections.

Dans la première, je remonterai aux sources du mal être contemporain en prenant appui sur des travaux de sociologues, de philosophes et de critiques littéraires qui sont des spécialistes du postmodernisme. Dans *Grandeur et misère de la modernité*, Charles Taylor a analysé le sentiment de vide de la période contemporaine, les diverses menaces qui entraînent une perte du sens même de la vie et, finalement, l'évacuation des finalités essentielles face à la raison instrumentale. Pour sa part, Yves Boisvert, dans *Le postmodernisme*, parle de l'individu postmoderne comme d'un « miroir vide et fragile³ » qui se trouve névrosé devant la perte des horizons de sa société. Puisque le postmodernisme concerne également les champs de la sociologie et de la philosophie, il importe, selon moi, d'observer ce qui a été fait dans ces domaines afin de mieux comprendre le postmodernisme littéraire. Dans le but de justifier cette démarche théorique, je vais m'appuyer sur les travaux de Janet M. Paterson qui s'est fortement inspirée de sociologues et de philosophes.

³ Yves Boisvert, *op. cit.*, p. 60.

Dans les deuxième et troisième sections de ma réflexion, j'illustrerai comment le vide amoureux postmoderne tire une grande part de ses origines de la perte de sens des modèles amoureux et du choc que produit une nouvelle réalité amoureuse. En m'inspirant des ouvrages de Gilles Lipovetsky (*L'ère du vide* et *Le bonheur paradoxal*), de Pascal Bruckner et d'Alain Finkielkraut (*Le nouveau désordre amoureux*) et de France Théorêt (*Entre raison et déraison*), j'expliquerai la désillusion amoureuse en fonction des nouveaux enjeux développés par ces essayistes. Je montrerai notamment comment l'individualisme nous pousse à accepter la solitude comme « une banalité de même indice que les gestes quotidiens⁴ » alors que nous désirons toujours la compagnie de l'Autre. Toutefois, cette acceptation aboutit au vide et au désenchantement puisque cette nouvelle réalité amoureuse est trop discordante pour plusieurs. Privilégiant l'éphémère et sanctifiant le sexe, elle rend l'exclusivité amoureuse et sexuelle insignifiante et l'attente usée et révolue. Ainsi, j'en viendrai à justifier deux nécessités : d'une part, apprendre à vivre dans « un double mouvement où le caché et le montré tour à tour font surface [même si] c'est lourd, inefficace, et parfois douloureux⁵ »; d'autre part, « ne pas tout donner à un seul être [et ne] pas indexer l'amour sur l'idée de totalité⁶ ».

Par ailleurs, afin de mieux comprendre mon processus créateur, je proposerai, dans la troisième partie de ma réflexion, l'analyse de trois romans québécois qui développent, chacun à sa façon, des aspects de ce mal être contemporain. J'étudierai *Le principe du geyser* de Stéphane Bourginon, *Marie-Hélène au mois de mars* de Maxime-Olivier Moutier et *Unless* d'Hélène Monette. Ces romanciers font partie de la génération dite de la « déprime⁷ ». « Conscients de vivre dans une société complexe [...], ces

⁴ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983, p. 54.

⁵ France Théorêt, *Entre raison et déraison*, Montréal, Les Herbes rouges, 1987, p. 67.

⁶ Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 143.

⁷ François Busnel, «La nouvelle génération : du réalisme au déprimisme», *Magazine littéraire*, n° 374,

écrivains voient le monde s'écrouler autour d'eux. Ils décrivent le désarroi contemporain, la grande misère sexuelle de la fin du millénaire, les affres de la chute dans la drogue ou la zone⁸. » Apparue au début des années 90, cette génération rassemble des romanciers tels que Gaétan Soucy, Bruno Hébert et Alain Turgeon, sans oublier ceux que j'ai déjà nommés. Comme les œuvres de ces écrivains, mon roman aura la saveur du tragique et de la déconvenue amoureuse, mais, dans mon cas, celle-ci est vécue par des amants de même sexe. Ainsi, mon roman a la particularité de prêter voix à deux d'entre eux qui témoignent différemment du vide postmoderne.

Enfin, dans la dernière section de ma partie réflexive, je mettrai l'accent sur la lettre amoureuse pour faire écho à la dimension épistolaire de mon roman, ce qui me permettra aussi d'effectuer un retour sur mon travail de création. « Fondée sur l'absence de l'*Autre*, [la lettre d'amour] est le lieu privilégié du sentiment amoureux [et contribue] à meubler le vide d'une séparation temporaire, volontaire, ou obligée, entre deux amants⁹. » Par ailleurs, il y aurait « au cœur même de l'épistolaire [...] une activité mentale consistant à produire de la disparition, à faire surgir à la place d'un correspondant, son ombre, ou à l'enfouir sous l'image qu'on s'en fait [...]. À l'interlocuteur doit se substituer une représentation¹⁰ ». Je tenterai ainsi de mettre en relief la conscience du personnage épistolier dont l'écriture « s'élabore et se développe dans un rapport à l'autre, aux autres, extérieurs et plus encore intérieurs à soi¹¹ ». Bien que l'épistolier s'adresse à un autre, c'est d'abord et avant tout pour lui qu'il écrit ses lettres, ce qui se veut un reflet de l'individualisme de notre société. Enfin, j'établirai un

mars 1999, p. 102.

⁸ *Ibid.*

⁹ Sophie Marcotte, « Mon cher grand fou... Dialogue et/ou monologue amoureux dans les lettres de Gabrielle Roy à Marcel Carbotte (1947-1950) », *Études françaises*, vol 33, n° 3, hiver 1997-1998, p. 94. C'est l'auteure qui souligne.

¹⁰ Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 111.

¹¹ Alain Goulet, « L'écriture de soi comme dialogue », *Elseneur*, n° 14, 1998, p. 8.

rapprochement particulier entre *Unless* d'Hélène Monette et mon roman. En les comparant, je me concentrerai sur le thème de l'espoir dont ils sont tous les deux porteurs malgré la difficile réalité postmoderne qu'ils illustrent.

En somme, la partie réflexive de ma thèse a pour but d'approfondir la définition du vide contemporain. En cernant les enjeux de ce néant, je souhaite mieux comprendre mon propre processus de création. De même, mes analyses littéraires feront écho au vide amoureux de *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*. En espérant vous désillusionner, je vous laisse effectuer une belle chute dans le vide.

*Sarcophages mon amour,
nous aurons vécu nous non plus*

Ovide-Lyre à Honey-Comble

Cher Honey,

Mes je t'aime veulent t'écrire des lettres, beaucoup de lettres que tu ne liras peut-être jamais.

Mes je t'aime se meuvent encore en moi, tels des fantômes, pour toi qui n'es plus. Mes je t'aime ont fait de ma mémoire leur refuge et redoutent l'étouffement et le surpeuplement amoureux en moi. Seuls à pouvoir s'extirper d'eux-mêmes du brouillard de mes rêves et aussitôt le seuil de mes lèvres franchi, mes je t'aime s'émiettent sur l'oreiller où l'ombre de ta chevelure écorce subsiste toujours. Ils continuent d'aplanir ma chute perpétuelle et font semblant de m'épargner de la perte de notre beauté avortée.

Mes autres je t'aime que tu as laissés trop vivants dans mes mains ne sauraient être libérés. Au creux de mes poings que j'ai pris soin de lier, ils réclament l'emprisonnement à perpétuité. Ils ont des envies d'immobilisme et craignent d'attraper, au grand air, la nausée que provoque parfois la vérité.

Tous mes je t'aime se meurent parce que même l'écho ne veut plus d'eux.

Mes je t'aime encore...

Mes je t'aime toujours...

Ovide

Vava-Cuitée à Ovide-Lyre

Cher Ovide,

Au départ, je ne souhaitais pas te faire ressentir quoi que ce soit. Tu ressens le chaos, c'est déjà beaucoup. Je ne voulais pas non plus t'écrire parce que les mots déforment et réinventent tout à leur façon. De plus, ce que j'avais à te montrer était déjà tout racorni. Alors ça aurait été de la redondance.

Au départ, je ne voulais pas te dire qu'on peut établir plus facilement la liste des non-éventualités que celle des éventualités. Je ne voulais pas non plus t'avouer que j'ai souvent l'impression de m'accrocher à l'envers de l'existence, coude à coude avec l'invisibilité, mon corps nu sur celui de la majorité. Je ne voulais pas te le dire, parce que nous le savons déjà.

Au départ, je n'aspirais surtout pas à te faire voir des destinées qui grandissent côte à côte sans parvenir à s'atteindre. Je ne tenais pas non plus à te montrer cette atroce légèreté qui habite les cœurs de cellophane de tous ces corps en tentative de perfection. Je ne voulais pas te forcer à voir des déchets habillés de polyester, sucrés à l'aspartame et qui servent d'âmes aux biscuits mous et ambulants que tu côtoies chaque jour. Ton œil m'aurait encore reproché de radoter.

Au départ, je ne voulais pas non plus te parler du miroir que j'ai trouvé cassé sur le trottoir hier et qui reflétait le néant percé du ciel. On ne sait déjà que dire des cassures de ciel dans lesquelles on s'enfarge tous les jours. Et je ne désirais pas déblatérer contre le bonheur ou la mort parce que je n'ai jamais été heureuse à en mourir ni jamais été morte à force d'être heureuse. Je n'ai réussi qu'à m'épuiser à vouloir séparer mort et bonheur, deux difformités indissociables.

Au départ, j'avais encore moins le goût de parler d'amour, cette Désillusion tranquille, et de ces choses tendres qu'on ne dit plus ; des désirs d'exclusivité qu'on a fini par battre comme des œufs ; de ces amants restés jeunes en photo à défaut d'avoir vieilli avec nous ; de ces princes charmants un peu trop charmeurs des bras desquels nous avons préféré nous dégager pour éviter de voir la neige neiger encore une fois. Loin de moi l'idée de témoigner de nos torrents contaminés d'alcool, de nos déluges solitaires, morveux et pathétiques, de nos sanglots réduits à des dégâts d'eau éponges au papier essuie-tout. Je ne voulais pas non plus te demander si tu constatais la portée des mots « je t'aime » chaque fois que tu les prononçais. Moi, je ne les ai pas dits depuis que je suis morte pour la millième fois après avoir attendu cent ans le prince charmant ou châtré. Enfin, je ne rêvais pas non plus de te parler de sensualité, parce que la mienne est trop calculée. J'ai trop souvent joué à la *Jessica Rabbit* et séduit ma part *cartoons*.

Malgré toutes mes bonnes intentions, j'ai dû me raviser. Depuis que tu m'as annoncé que tu t'étais mis à écrire des lettres quasi posthumes à ton presque-feu-*one-and-only* Honey-Comble, je ne puis m'empêcher de me faire du souci pour toi parce que, contrairement à lui qui drague toujours dans les trous de la ville, tu peux mourir en emportant avec toi toutes les jolies lettres que tu lui as écrites au fil du temps et ce, sans même avoir prié tes os de faire vieux, juste un peu... Tu sais, à force d'édulcorer des romances passées, on perd le goût véritable des choses. Fais attention mon ami.

Pourquoi ne retournes-tu pas mes appels ? Tu m'as déjà tout avoué et je te connais par cœur. Et pourquoi t'en veux-tu d'être encore épris de ta tache mielleuse ? Moi, je me suis bien passionnée pour des taches de goudron et je ne suis pas honteuse pour autant. C'est de tes affaires si tu veux finir tes vieux jours avec Honey... Je ne suis pas là pour te faire la morale même si je t'ai souvent dit que tu t'acharnais sur ton passé. Dans le fond, je ne suis que ta Vava qui joue à *Tic Tac Boum* avec son présent.

Aujourd'hui, je regrette de t'avoir demandé de taire tes litanies et d'oublier ton Honey, d'autant plus que moi je n'ai jamais su en faire autant avec mes histoires. Te demander de laisser granuler Honey dans tes armoires reviendrait à faire taire le vide que je trimbale dans mes porte-déserts. Il est vain de même essayer. Oui, j'ai dû me raviser. Pour bien écrire, on dit qu'il faut témoigner de ce que l'on connaît. Ainsi, je t'ai parlé et je te parle encore de tout ce dont je ne voulais pas te parler, au départ. Au départ...

Pourquoi n'apprendrions-nous pas de nos erreurs ? Pourquoi ne cesserions-nous pas de remplir le vide partout autour de nous ? Souviens-toi quand nous nous sommes rencontrés à l'école secondaire, dans le cours de mathématiques de Monsieur *Skhont Puh*, tu noircissais des pages de calculs d'algèbre comme pour trouver une solution à la bêtise humaine. Et moi, je remplissais mes marges d'étoiles. Aujourd'hui, en ce temps de pénurie amoureuse, tu noircis ton présent et toutes tes cartes blanches et moi je souffre de bursites à force de vouloir accrocher mes anciens gribouillis dans le ciel.

Toi qui me prends pour plus que je ne suis, sache que je ne suis pas au-dessus de mes affaires ni des tiennes. Les matins ne chantent plus. L'amour raté est partout. Il faut se faire une raison. Il faut apprendre à vouloir moins car le plus n'est jamais dans la balance. L'amour est une industrie. Sans elle, on ne souffrirait pas. Voilà, c'est dit. Au nom du Vide, du Rien et de la Sainte-Lacune. Amen.

Mais admetts qu'on a exagéré. On a harcelé les cupidons en exigeant d'eux un amour fait pour durer toujours. Comme ils tardaient trop à répondre à notre onzième appel, on les a assommés et on leur a dérobé leurs flèches. On s'est transpersé le cœur. Au matin, on s'est réveillés morts et blottis contre des amants ingrats, dans des jardins d'Éden labourés.

Avoue qu'on a trop exigé de nos amours. On a demandé le beurre et son argent, en plus d'avoir voulu en mettre dans nos épinards d'amants qui promettaient plus de

leurre que de pain. On a exigé de l'amour affable auprès de grosses brutes bien intentionnées. On nous a donné un pied. On a pris une verge. Bien creux. On s'est fait refuser le cœur et on a perdu la main. On l'a ensuite promise au premier venu sur un lit de fortune. En secret, on a épousé pour le meilleur et pour le moins pire des mannequins de catalogue *Sears*. On a excédé les limites de notre budget de drague. On a payé trop cher les coiffures trop vite démodées ; les épilations ininterrompues qui ne laissaient la peau nue et douce à personne ; les parfums, les eaux de toilette et autres aphrodisiaques qui, avec le temps, se sont éventés dans les tiroirs de la salle de bain ; les vêtements de marque épousant les formes (ou difformités), les petits (ou grands) riens et les calvaires intimes qui ont fini rétrécis et délavés à l'Armée du Salut.

Admets aussi qu'on a trop fantasmé, qu'on a voulu vivre selon les vertiges qu'on nous avait promis, qu'on a espéré rencontrer LE vrai Arlequin des romances en lisant des romans d'amour pas possibles. On a regardé en rafale, en boucle et en larmes des citrons américains jusqu'à user les films à la corde. On a appris les chansons d'amour les plus intenses pour de petits petits messieurs même pas beaux que l'on ne connaissait même pas par cœur, parce que « l'amour n'est pas que dans les chansons, poupée de cire, poupée de son ». On a voulu convoler en justes noces avec des étrangers gourmands qui avaient posé sur nous un regard aléatoire dans l'allée des « cochonneries » à l'épicerie. Les calories en ont été que plus dures à perdre et les régimes plus longs à suivre.

Avoue qu'on a été méchants, qu'on a désiré les petits copains, les maris, les amants, les amourettes, les ex-conjoints et les illusions des autres pour mieux maudire ensuite leur bonheur. Pour ne pas abuser l'un de l'autre et s'abîmer, on s'est accessoirement liés d'amitié avec des ballerines aussi brillantes que des nouilles *Catelli* afin qu'elles nous amènent danser dans des boîtes à musique remplies de soldat de plomb. On a fait des ricochets sur l'onde avec les cailloux de petits poucets ; on a trinqué

avec des blanches neiges dans le but de convoiter l'un de leurs nains ; on a donné des coups de fil à des cendrillons *hip* et branchées pour qu'elles nous disent dans quel bar échapper nos *gougounes* (on en a aussi poussé d'autres dans les escaliers et on a volé leurs souliers) ; on a entraîné des chaperons rouges vers des loups passifs ; on a réveillé avec enthousiasme des belles au bois gâtant pour finalement leur dire que ce n'était que le premier avril. Poisson d'avril !

Avoue aussi qu'on a souffert ; qu'on a souvent perdu au *monopolygamie* ; qu'on a été atteints du syndrome post-traumatique de la non-réciprocité ; qu'on a donné notre main à des cavaliers désarmés et volages qui l'ont égarée dans des routes pleines de boue. La mort qui sépare n'est jamais intervenue dans nos amours mais on les a quand même toutes perdues. On a aussi accordé une part de romance aux trottoirs sur lesquels on s'est maintes fois affalés et éraflés la peau à la sortie des bars (puisque tout arrive pour une raison, évidemment). Puis, on s'est relevés en sachant que l'on venait encore une fois de grossir les rangs des insignifiants mal aimés et courbaturés qui reviennent à la maison le soir en marchant seuls et qui s'endorment, radins et intoxiqués de vide entre deux prières dans leur lit défait.

Oui, l'amour est une fabrication que l'on a malmenée au fil du temps. La littérature nous a trop leurrés pendant des siècles. L'amour est une invention qui n'a pas su tenir le coup et la romance est morte quelque part dans un pavillon de l'Expo 67. Ainsi, je te dirais que je ne crois pas tant au coup de foudre qu'à la foudre du coup. Je te propose donc un marché, un coup foudroyant. Comme tu t'es chargé de rédiger le testament épistolaire de ta douloureuse faribole avec Honey, je me suis proposée d'écrire et de partager avec toi quelques-unes des mes « écrabouillures » d'amour si tu me promets de ne pas te défaire du fruit de ton labeur avant que ton ex-mielleux ou moi ne l'ait lu. Mais tu n'as pas à m'adresser quoi que ce soit. La simple certitude que votre

histoire, à toi et à Honey, ne finira pas carbonisée comme toutes les autres me suffira. Il faut au moins immortaliser votre rature. Au moins...

En passant, je n'ai pas pu m'empêcher de lui parler de ce projet quand je l'ai vu il y a quelques jours, au centre-ville, sur *Empty Boulevard*. J'espère que tu sauras me pardonner. Ça m'a échappé. Quand je lui ai donné de tes nouvelles, il m'a dit qu'il t'avait croisé quelques jours plus tôt et que tu t'étais précipité aussitôt de l'autre côté de la rue. C'était la première fois que tu le revoyais depuis votre dernière réconciliation destructrice et toujours aussi provisoire que les autres. Devant mon silence, il s'est empressé de changer de sujet et de m'annoncer qu'il s'était nouvellement abonné au centre d'entraînement *Nautilousse* simplement parce que son nouveau torchon tout en muscles l'y avait incité et aussi, parce que c'était mieux pour sa condition d'homme menacée par la vingtaine avancée. Devant un tel élan de légèreté mal placé, j'ai craqué. Je l'ai envoyé promener. Puis je l'ai mis au défi de laisser de côté sa puérilité et ses étourderies le temps d'un moment afin de t'écrire, lui aussi. Je l'ai laissé là au beau milieu de la rue, avec un semblant d'émotion dans le visage et un soupçon d'énervement dans ses souliers *Gucci*. Il était beau, même en colère. Le pire, c'est que je crois qu'il m'a écoutée et qu'il t'écrit. Enfin, il te doit bien ça, non ? Et crois-moi, il sait écrire. Quand on s'est rencontrés, il lisait ses textes au petit café *Parlez-moi de moi* alors que nous deux, nous terminions notre dernière année d'études chancelantes en littérature. À défaut de le garder pour moi, je te l'ai présenté. Tu vois comme ta Vava a toujours été bonne pour toi ?

Pour ma part, je t'écris de façon sporadique depuis avril dernier. J'ai commencé peu après le jour où Honey et toi avez mis un terme à votre leurre amoureux d'un an. C'était ma façon de te montrer que je savais qu'avril et difficile rimaient pour toi. Dans ce programme de déconfitures, de débâcles et de débandades amoureuses, je te parle de la main qui colle au cœur et qui s'y cimente à force de déconvenues. Je te montre ces vides

à remplir qui ont dansé et qui dansent toujours en moi en se pilant sur les pieds et qui, contrairement aux *tupperwares* de ma mère, ne s'empilent pas les uns dans les autres. Je sais que tu vas me dire que tu ne sais déjà que faire des tiens. Le vide est un mal qui prend bien de la place en effet.

En terminant ce presque prologue, je te demande, pour la forme et aussi pour te faire réfléchir davantage, si tu sais dans quel moule a été conçu la vacuité. Et dis-moi, cher ami, comment arrives-tu à endormir ton néant sans renverser la chaise berçante ? Je te le demande tout bonnement, en te suggérant à la fois la réponse, comme lorsqu'on demande « ça va bien, oui ? » à ces connaissances que l'on connaît très mal mais que l'on n'arrive jamais à perdre de vue complètement, le destin les ramenant toujours au prochain tournant. Pardonne-moi, je m'égare déjà...

Cher Vi-vide, les abdominaux disparaissent et les ménages aussi mais les écrits restent. Rassemble tes lettres. Écris-lui, écris-moi, écris-toi comme si tu parlais en ton nom, comme si tu avais le bistouri sur le cœur.

Ta Vava à toi

Honey-Comble à Ovide-Lyre

Cher Ovide,

J'ai croisé Vava hier dans la rue. Que lui as-tu dit à mon sujet au juste? J'ai l'impression que tu lui as laissé entendre que j'avais été ignoble à ton égard et que je t'avais complètement détruit. Pourtant, tu n'en as rien laissé paraître quand on s'est retrouvés en juillet dernier. Au contraire, tu semblais très aimant, comme toujours. Pourquoi m'as-tu fui l'autre jour dans la rue ? Je ne comprends pas. Que t'ai-je fait? Serait-ce que tu as encore de la difficulté à accepter que je suis pour l'amour libre ? Et pourquoi m'écrire toutes ces lettres (que tu ne m'enverras peut-être jamais) alors que tu pourrais tout me dire de vive voix ou par courriel ? J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une correspondance littéraire. J'aimerais bien y participer moi aussi, d'autant plus que Vava m'a mis au défi de le faire et qu'il y a si longtemps que j'ai laissé ma créativité de côté. En plus, j'ai du temps et de l'encre à la portée de la main aujourd'hui... Je ne m'adresserai qu'à toi – je n'ai pas de compte à rendre à Vava même si je sais que ce que tu liras, elle le lira aussi. Qu'importe, je pourrais très bien suivre ton exemple et tout garder pour moi. Ça se joue à deux ce petit jeu-là... Autrefois, tu aurais adoré que je te lise. Le soir, avant d'aller au lit, tu me glissais souvent des poèmes et des biscuits aux raisins dans mon sac pour que je n'aie pas le ventre et l'esprit creux dans l'autobus en me rendant au travail.

Honey, qui ne te reconnaît plus...

Ovide-Lyre à Honey-Comble

Cher toi,

Tu m'as souvent méconnu. Tu m'as souvent pris pour un autre. Tu m'as souvent pris pour ce que je n'étais pas. Tu ne m'as souvent pas pris du tout. Tu en as souvent pris d'autres qui te tenaient à cœur alors que tu me tenais pour acquis.

Alors voici, une fois pour toutes, ce que je suis.

C'est moi qui déchiquette les poignées de porte au clair de lune. C'est moi qui, depuis une semaine, regarde encore tes mégots de cigarette avec une envie fumante. C'est moi ta cendre pieuse. C'est moi qui se recroqueville dans mon poing, sous l'oreiller, dans la ferveur de la prière. C'est moi qui rends folles toutes tes rationalités. C'est moi qui flotte cassé entre tes chants interrompus. C'est moi qui soupèse la stagnation des moments oubliés dans la cave. C'est moi qui se cache sous le lit en pensant que tu ne penses plus. C'est moi qui n'ai pas peur de nos fantômes dans l'ombre des heures rouges néons comptées par le cadran néant. C'est moi qui s'époumone à matérialiser l'oubli. C'est moi ton chétif qui te rend malade. C'est moi qui gis fautif dans la fièvre, qui nous dessine à même l'encre de l'ombre ou de la lumière, c'est selon...

Je t'ai trop connu. J'aurais aimé te prendre pour le même que je voyais en rêve. Je t'ai douloureusement pris pour ce que tu étais (mais ça allait, je t'assure). J'aurais voulu que tu me prennes complètement. J'aurais voulu que tu sois mien alors que tu en serrais d'autres que je massacrais souvent en pensée, dans mes génocides secrets.

Hécatombes, mon amour. Je suis encore. Toi aussi. Mais nous ne sommes plus. Tu as toujours su te relever. Moi je suis bien tombé.

Moi

Honey-Comble à Ovide-Lyre

Quand tu me parles, ils sont plusieurs à se manifester en moi...

Il y a en a un qui se fraye un chemin parmi la foule, un qui s'accidente à un carrefour trop connu, un autre qui songe souvent aux ratés et aux avortements collectifs et un autre qui calcule parfois la distance entre le revers de sa main et un clocher d'église près de chez vous.

Il y en a aussi un autre qui fait des jeux de mots plates, un autre qui s'épouvante dans une forêt d'arbres aux cimes coupées, un autre qui cherche ses yeux à quatre pattes dans la baignoire tandis qu'un autre cherche ses mains à califourchon dans ton lit.

Il y en a encore un autre qui découpe des cœurs dans une revue et les déchire aussitôt et qui épelle les mots « je t'aime » tout en étant atteint d'une extinction de voix. Un autre tâte ses coudes saillants et marmonne des Je-vous-salue-marie à l'envers tandis qu'un autre se tient prêt à t'étrangler.

Il y a aussi l'autre qui rentre bredouille d'un bar trop plein et trop chaud et celui qui s'endort la télécommande sur le bout de la paume, tandis qu'un autre cogne des clous au son du frémissement de la radio.

Il y a toujours l'autre qui se tient dans la lumière d'un phare cherchant le naufragé qui gratte ses paupières jusqu'à y voir un brasier d'étoiles, qui, tous les jours, aborde avec toi le comble de la répétition, trace des cercles vicieux au crayon rouge sur des feuilles qui s'effritent et qui meurent, sachant bien qu'il restera toujours les tables, les murs et les rideaux, surtout, pour tracer...

En juillet dernier, il y avait surtout celui qui était à toi dans ses plus petites proportions, dans un décor plus petit que nature, qui était affalé à tes côtés, qui s'opposait à ce que nos souffles se synchronisent, qui respirait à contre-temps et qui chantait intérieurement des histoires d'amour à dormir debout.

Honey,

et tous les autres qui t'aiment mal et qui ont peine à faire perdurer nos réconciliations

Ovide-Lyre à Honey-Comble

Quoi que je dise, quoi que je fasse, tu n'existes que dans l'irréversible disparition. Je n'ai plus que mes étourdissements, mes tourbillons et mes intermittences de romance fabriqués pour contrer le *vacancy*. J'ai inventé à peu près mille façons de te dire de ne pas partir. J'ai vécu, à peur près. J'ai imaginé cent fois nos retrouvailles. J'ai fait des exercices de fantasmagorie. Depuis ton départ, je t'ai réinventé chaque nuit en vain, toi mon petit soldat de bois dormant, mon doux charbon que ma main serre encore sous l'oreiller.

Quoique tu en dises peu, quoique tu n'en fasses rien, je n'ai plus à ouvrir mes albums. La disposition de nos photos s'est imprimée dans mon cœur comme une constellation dont les étoiles ont été déviées et ternies par mon regard trop persistant. Je me souviens de tout comme si c'était demain. Nos sourires sont devenus interchangeables avec les grimaces et les pleurs que je nous ai barbouillés en pensée. Ils ont fini par évoquer tout ce qui ne s'est jamais passé entre nous.

Où que tu mises, où que tu passes, j'aurai toujours mon souffle pour raviver nos braises invisibles sur lesquelles je m'étends chaque soir en te cherchant plus que je ne cherche le sommeil. Tu gis ça et là, cendreaux, sur un sol dont j'aime me recouvrir la nuit. Tu comprends, je ne saurais faire autrement. Mes chimères prennent tant de place dans le lit que j'ai pris l'habitude de dormir sur le plancher pour mieux regarder, d'en bas, les rêves que j'ai laissés en proie à mes acariens.

Quoi que tu dises, quoi que tu fasses, je me couche chaque soir en te disant : « je vais te rêver ». Et je le fais. Je m'étends, parmi les écailles et les pelures de mon désir effrité, et je glisse ma main sous mon oreiller, la tête en proie à toi, en cherchant vainement ton cœur comme on cherche un chapelet à égrainer. Et chaque soir, je le fais

comme on ouvre la porte du réfrigérateur pour la dixième fois en sachant bien qu'il ne reste plus rien à manger.

Quoi que tu brises, quoi que tu casses, mille fois j'ai tenté de lever le bras – rêvant la plume greffée à la main – afin d'écrire sur la tête du lit les moments que je ressentais mais que je ne nous connaissais pas. Le Marchand de sable m'a démasqué dans mes moyens justifiant la fin. Il m'a accusé de fraude onirique et m'a condamné à des tempêtes de sablier. Puis la fée des dents s'est portée à ma défense. Nous avons négocié mon droit de passage sur *Dodoland* pour morsures, grincements de dents et barrages des mâchoires. Ainsi, je nous vis maintenant par procuration. Nous subsistons sur mon dos en falaise, dans mes délires d'oreiller et dans mes mains irrémédiablement ouvertes.

Quoi que les autres en disent, quoi que les autres fassent, hier soir, je t'ai ressuscité. Pas selon les règles d'usage – il n'y avait ni tombeau ni linceul. Je n'ai pas exigé de mettre mon doigt dans ton côté trop sombre non plus. Je t'ai pris pour ce que tu n'étais pas et c'était mieux comme ça. En fait, je n'aurais pu te ressusciter puisque tu n'existes plus. Peut-être même que tu n'as jamais existé. Ainsi, je n'aurais pas su te donner la vie. Je n'ai fait que jouer à cache-cache avec ton fantôme qui, fuyant mes câlineries fiévreuses, s'était dissimulé, aveugle et balourd, dans le creux de mon oreiller, faute d'avoir trouvé une meilleure cachette. Puis, je l'ai cajolé, comme je le fais souvent. Il a crié ton nom, plus d'une fois. Je lui ai dit que tu ne viendrais probablement pas, que je ne pouvais plus grand-chose pour lui tant et aussi longtemps que tu ne reviendrais pas le réclamer. Il a pleuré. Il s'est étendu sur moi et m'a supplié de l'étreindre. Je n'ai pas su lui résister, lui expliquer que ce ne n'était pas sain pour moi de caresser ainsi notre mort que j'étais seul à héberger. Avec lui, je me suis livré à nos anciens manèges. Je lui ai dessiné dans le dos tous les contours de nos anges subitement disparus et des autres que je ne cesse de faire réapparaître, en vain. Avant de s'endormir, il m'a demandé pardon

pour toi qui ne l'avais pas fait. Lorsque je me suis assoupi à mon tour, le vent a fait semblant de soulever mes rideaux. La lune n'a pas brillé davantage et le réfrigérateur n'a pas ménagé ses vrombissements. Mais le ciel s'est bel et bien couvert et la tempête s'est levée à l'extérieur. Les ombres ont dansé derrière mes paupières. Elles ont valsé, se sont marchées sur les pieds et ont trébuché dans d'énormes flaques d'eau. Elles se sont relevées et m'ont présenté leurs excuses d'être aussi trempées et de m'avoir volé le spectacle. Mais le leur était réconfortant comme la pluie entre deux coups de foudre fatals. Puis tu as fait ton apparition, gris comme tous les chats que tu aimais fouetter la nuit, en mon absence (et avec lesquels tu passes tes nuits désormais). Tu as posé ta main sur mon flanc gauche et tu m'as étreint d'une ardeur que je ne te connaissais pas. Puis, de l'autre main, tu as pris la mienne comme il se devait, comme tu ne l'avais jamais fait. Tu l'as serrée fort, très fort... Je me suis réveillé dans les limbes du matin, là où la mémoire fait encore relâche. Puis j'ai ressenti une vive douleur à la main. J'avais dormi la main ouverte sous mon flanc. Je me suis consolé de n'avoir pu t'extirper de mes rêves en prenant soin de ne pas réveiller ton fantôme qui dormait toujours. Je me suis réfugié dans ma moelle et je n'ai fait qu'un seul os.

Ovide

Vava-Cuitée à Ovide-Lyre

Je sais que tu vis des moments difficiles. J'imagine que tu dois passer ton temps à dormir ou à écrire. Tu devrais te secouer, prendre sur toi, aller voir ailleurs, comme ton Honey...

Comme tu ne réponds pas au téléphone, j'ai décidé de t'écrire et de te raconter une autre rature d'amour que je joindrai aux autres. Ça ne te consolera pas mais ça va peut-être changer le mal de place, comme on dit.

L'été dernier, un soir de néant-percé, j'ai connu le smog à deux. La canicule allait bon train. Le torride s'étendait partout et l'air battait en retraite dans la ville. J'étais atteinte d'une maladie qui ne m'était pas inconnue : je souffrais, seule, d'un brasier pour un. C'est une vive souffrance très répandue, non contagieuse et qui s'endure forcément seule. Brûlant d'une fièvre qui nous fait assassiner le passé et avorter l'avenir, on oscille, mains ouvertes et cœur vorace, entre les portes et les fenêtres de son chez soi. Mais au lieu de jouer à la poupée avec mes symptômes, de craquer des allumettes et de mettre le feu à des forêts imaginaires, je me suis refaite une quasi-beauté en moins de dix (Maybelline ne tient pas compte du facteur humidex) et je suis sortie au fameux bar Oblong vide-pétal dans l'idée de me faire un ami de courte date et de courte durée, de connaître les gros membres et les petits petits phantasmes. J'ai été exaucée. J'ai rencontré Todd Deli, un Américain nouvellement arrivé de Boston, à la sortie des bars, chez McDo. Todd avait des yeux perçants, un sourire emprunté et des mains perdues. Il m'avait coupée dans la file, ne se pouvant plus d'attendre son Big Mac. On a voulu consommer notre union le soir même. Arrivés à son appartement, on s'est précipités sur son futon nuptial. Il embrassait comme un hamburger, ça tombait bien.

Qu'importe, on a donné son congé à notre romance après un three-night-stand bien arrosé de vin rouge. Deux semaines plus tard, je me suis rendu compte avant lui que

nous serrions le vide de la même façon mais que je n'arriverais jamais à le lui faire comprendre. Et j'aurais eu beau prendre tous les accents, il ne m'aurait jamais trouvée exotique. Alors, je me suis tue.

Voilà, je te raconte l'histoire. Je t'avertis, ça commence raide...

* * *

– *Hello my dear*

– Tu m'as manqué.

– Toi aussi... *I mean, me too. Come on in my dear.*

Quand j'entre chez toi, je me souviens que je suis capable de crier. Mais ton chez-toi est opaque et ne renvoie pas l'écho. De toute façon, ton appartement, la gueule grande ouverte, aux angles laids et beaux, aurait tôt fait d'avaler mon cri sans même y avoir goûté. Alors, je me tais.

Tes murs sont éclaboussés de peinture acrylique orange, comme des coups de soleil figés sur place ; ceux que tu as attrapés à Boston sans doute... Un appartement lié d'amitié avec la coïncidence. Un autre, encore... Moi je comploté avec le hasard forcé et je finis trop souvent par être génitrice de rivalités. Chacun ses défauts... Ce genre d'appartement m'a adoptée. Je ne sais trop pourquoi. Ils s'ennuient, sûrement.

Sur le coin d'une table, une bouteille de vin m'est offerte, à flots. Le vin ne coule pas, il se répand plutôt entre tes mains maladroites qui me le servent. Oui, sers-moi encore à boire. La nuit est jeune, la vie aussi. Moi je coule, mais métaphoriquement seulement. Et je n'éclabousse personne, du moins pour l'instant. C'est comme ça. La vie est mal faite. La sécheresse amène la sécheresse. C'est bien connu.

Tu me serres, m'exaspères, mais je t'aime comme ça.

– *Do you have enough wine my dear ?*

Mon chevreuil. Toujours ce maudit qualificatif. Je dois avoir l'air d'une biche. J'ai un panache aussi et je le brandis en signe d'affirmation. J'ai des sabots. Et je les ai dans les plats. J'ai plutôt les plats dans les sabots. Je me disculperai toujours.

Je suis dialecte et toi jargon. Je te vois. Mais je voudrais te faire voir, moi. Moi. Tu ne me vois pas. Tu ne me verras jamais. *Listen to me* que je te dis. Entends-moi, simplement parce que je veux être entendue par toi. Tu ne me connaîtras pas davantage, mais on ne sait jamais.

En français, je te dis, devant tes yeux ahuris :

-Je... Je sais que tu ne me comprends pas. Je ne sais pas quoi te dire. Mon Dieu... Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Tu dois me prendre pour une folle. En tout cas... Je te trouve beau, si calme. Tu as vécu. Ça se voit, crois-moi. Je voudrais venir d'ailleurs comme toi. Mais moi aussi je viens d'ailleurs, dans le fond... Et puis laisse tomber. Je viens de nulle part. Mais Boston c'est sûrement un gros *no where* pour toi. C'est sans doute pour ça que tu es venu ici. Je ne veux pas te perdre. Mais c'est déjà fait, je crois. Je parle français et *I speak english like a* vache qui se lèche. Et tu ne parles qu'anglais. C'est dommage, parce que nos chemins se ressemblent. Tu es profond. Moi aussi je le suis. Mais tu ne le sais pas. Je suis aussi *deep* que toi. Je te le jure...

– *Did you just say that I was going nowhere ?*

– *No... Forget it.*

Et je te fais signe de laisser tomber. Mon panache tombe par terre. Tu l'ignores et je t'en suis reconnaissante. Je t'effraie, la larme à l'œil. Tu *feel* à l'anglaise dans le lit et m'entraînes vers toi avec des gestes qui semblent vouloir me repousser. On m'a déjà dit que les larmes faisaient peur. Je trouve ça encore curieux. Moi les larmes me font moins

peur que les mots. Au moins, tu me prends la main. C'est déjà ça. Mais demain tu la jetteras par la fenêtre.

– *Sorry, sorry, sorry...*

Tu me souris. J'ai un talent fou pour les excuses. Je suis née en m'excusant et j'ai un don pour créer des malaises. C'est inné chez moi. C'est désolant.

Embrasse-moi. L'heure est grave. L'heure est bave. Alitons-nous. Tu es ma brutale litée. *You love me so moche. I am your trou passion.* Je suis ta langue seconde. Je te seconderai, mais tu m'en empêcheras. On me secondera. Toi aussi. Tant d'autres nous seconderont. Ces secondes précieuses, garde-les en mémoire. Moi, je les chérirai. Au moins, j'aurai été ta première ici.

Un cri à l'extérieur. C'est une femme. Son cri se pend aux jalousies. Strident mon amour. Ce n'est rien. Le trouble est déjà semé. Mon cri, le mien, est mort déchiqueté entre mes dents, tout à l'heure, alors que j'entrais chez toi. Le temps passe si vite.

Encore ce cri de folle. La faire taire. Qu'elle aille au diable ou encore à Dieu. Mais qu'elle se taise ! Mon cri ressuscite. Je devrais secourir cette femme. Prendre mes jambes à mon cou et lui venir en aide. Admirable. Je serais admirable. Plus que je ne le suis ici. Non. Il faut savoir laisser les autres s'époumoner pour mieux s'écouter crier, en silence.

Serre-moi encore chéri. Ma tête contre la tienne sonne les matines. *Ding Dang Dong.* Ton joli appartement de quartier malfamé nous baille en plein visage. Il en a vu d'autres. Moi aussi. Toi aussi, encore plus que moi. Tu m'étonnes.

Dormons.

Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus.

Honey-Comble à Ovide-Lyre

L'été dernier, dans notre lit, il y avait moi et toi, recroquevillés sous nos draps achetés en solde au marché aux puces. Ils étaient beaux nos draps. Tu m'y avais pris parce que je m'étais laissé prendre et tu m'en étais très reconnaissant.

Nous étions couchés sur le côté mais pas en petite cuillère (la vaisselle et moi n'avons jamais fait bon ménage). J'étais tout près de toi mais je ne te tournais pas le dos tout à fait (tu vois comme je t'aime bien). Entre nous se trouvaient nos enfants, la confusion et le doute, que nous protégions du réchauffement de la planète. Ils revenaient d'un désert torride et anonyme où ils avaient fugué. Nous les avons étendus dans notre lit sans même les disputer. Ils s'étaient endormis là, dans ce froid qu'il y avait entre nous, en sueur et souffrant d'une ardente insolation.

Au bout de ton insomnie, tu as voulu me prendre dans tes bras. Je t'ai fait signe de ne pas bouger – tu comprends, je craignais d'irriter les coups de soleil de nos pauvres chéris et de réchauffer davantage notre lit. Tu te souviens ? La canicule avait écrasé la ville toute la semaine et l'orage qui grondait ne rafraîchissait rien. En plus, le climatiseur ne fonctionnait plus en raison de la panne d'électricité.

La nuit a passé, longue et bouillante. La foudre nous accaparait de ses éclairs, des incendies invisibles serpentaient sous le lit et les sorties de secours se voulaient fuyantes. J'avais chaud. Je voulais me lever. J'ai jugé qu'il valait mieux ne pas bouger. Tu n'as pas su lire dans mes pensées. Tu t'es retourné vers moi pour me prendre parce que tu as parfois trop le sens de l'initiative et de la flamme. Tu m'as enveloppé comme le goudron qui embrasse l'asphalte. J'ai eu très chaud, très vite. Au petit matin, nos enfants avaient fondu et trempé nos beaux draps et j'ai aussitôt pensé à tous ces bonshommes de neige printaniers qu'on laisse mourir au soleil avec une indifférence acquise.

Je me suis levé avant mon heure. Tu as tenté de me retenir. Je t'ai repoussé paresseusement et je t'ai affectueusement traité de père indigne. Tu comprends, il fallait bien que quelqu'un porte le deuil de nos pauvres petits haletant.

Tu t'es aussi levé alors j'ai voulu laver nos draps. Tu m'as dit que ce n'était pas nécessaire, que tu les jetterais, que tu en achèterais de plus beaux pour que je puisse m'y perdre encore.

Honey

Ovide-Lyre à Honey-Comble

L'été dernier, dans notre lit, il y avait toi et moi, recroquevillés sous notre linceul plus tout à fait à notre image, les visages de puces indésirables s'y étaient imprimés en mon absence. Ils étaient ordinaires nos draps. Mais tu y étais venu sans même que je te prenne et je t'en étais très reconnaissant.

Nous étions couchés sur le côté et un long champ de couteaux bassement lancés nous séparait l'un de l'autre. Tu étais loin de moi, complètement retourné sous le duvet (tu vois comme tu m'aimais mal). Entre nous se trouvaient nos enfants, la confusion et le doute, que nous protégeions du froid. Ils revenaient de l'hiver et s'étaient endormis là, tout emmitouflés, encore frigorifiés. J'ai voulu te prendre dans mes bras, mais je craignais d'apeurer et de réveiller nos chéris qu'un simple soubresaut aurait cassés. J'ai donc attendu qu'ils se réchauffent un peu.

J'ai voulu te rejoindre au bout de ta chaude hibernation simulée. Tu m'as fait signe de ne pas bouger. Je n'ai pas compris. Il aurait fallu s'étreindre pour réconforter nos enfants et réchauffer leurs engelures, non ? Tu te souviens ? Leurs os étaient vieux et aussi fragiles et cassants que la glace de novembre. En plus, ils risquaient de s'entrechoquer à tout moment en raison de l'orage glacial qui grondait à l'extérieur et qui les faisait sursauter.

La nuit a passé, longue et crue. Ton rejet me donnait des fringales d'implosion à deux et me rendait aussi fiévreux que nos petits « hypothermiques ». J'avais froid. J'avais peur. J'étais cloué sur notre frimas douillet. Je voulais te rejoindre dans ta chaleur. Tu n'as pas su deviner mon désir. Je me suis retourné vers toi pour te prendre dans mes bras, parce que tu n'as pas toujours le sens de l'initiative et de la flamme. Le chat échaudé, c'était toi. Tu as eu très chaud, très vite et tu n'as su que faire de mes sueurs froides. Ainsi, dans tes intermittences de sommeil, je n'ai rien eu de mieux à faire que d'aller

déposer nos enfants enfin réchauffés dans leur berceau. Au petit matin, tu m'as injustement accusé d'infanticide.

Notre heure arrivée, tu t'es levé. J'ai tenté de t'enlacer. Tu t'es dégagé brusquement. Tu as osé t'en prendre à ma dignité de père alors que le baiser que j'avais déposé cette nuit-là sur le front brûlant de nos petits au bois chuintant brille de mille feux encore aujourd'hui.

Tu sais, même à ce jour, nos enfants n'ont jamais été déclarés morts. Ils dorment à poings calfeutrés dans ma chambre froide, enveloppés dans nos draps que tu n'as jamais lavés et que je n'ai jamais daigné jeter. Il m'arrive parfois, les soirs de froideur, de descendre au sous-cœur afin de les border.

Ovide

Vava-Cuitée à Ovide-Lyre

Cher Ovide,

Laisse-moi te raconter l'histoire de mon amie Bébé-Molle, la princesse défraîchie.

Elle était d'une foi, cette Bébé-Molle, la princesse défraîchie (ça va de soi). Elle avait cru en l'avènement de l'amour torride en pleine période de gel (fallait le faire). Par ces longs soirs d'hiver, Bébé était tout espoir qu'un rendez-vous galant lent à venir arriverait enfin. Et voilà. « Abracadavéreux ! », elle était là, la belle lurette qui s'évanouissait soudainement devant la venue d'un soupirant désireux de quelque chose. Va savoir quoi.

Bébé-Molle entreprit de se faire une demi-beauté – l'entière beauté étant impossible, faute de symétrie du visage. Elle enfila des vêtements aminçissants sous d'autres vêtements moulants, avec des élastiques faisant pression aux bons endroits. Elle avait décidé que la minceur était de mise, un point c'est tout. Ses chairs pendantes que lui avait laissées le populaire régime *Désirable et Grabataire*, un peu trop rigoureusement suivi, n'avaient pas leur place dans cette soirée de cavalerie. Elle avait décidé qu'elle devait absolument être aimée et aimable, désirée et désirable – ce que je préfère appeler la nécessité d'être baisée et baisable ou le « Qu'il m'aime », c'est-à-dire l'amour au subjonctif avec un grand Q. Puis, vint le temps de coiffer ses cheveux quelque peu clairsemés à l'arrière (encore le fameux régime). Elle s'en sortit sans trop de peine en remontant le tout légèrement. Il ne restait plus qu'à appliquer son maquillage. Mais horreur ! Dans la glace elle vit sous son nez deux boutons jumeaux presque à point. Bébé se ressaisit. Elle en avait vu d'autres, beaucoup, mais pas assez. Elle s'en remit à la science de Lise Watier. Elle sortit sa trousse d'urgence et camoufla habilement le tout. Il n'y verrait que du feu. Du feu, elle en espérait, beaucoup.

Elle était sur son départ et sur le seuil du grand amour. Elle en était sûre. Son dernier « troulalourd » lui avait donné un coup de fil pour tout annuler alors qu'elle avait déjà son manteau et ses attentes sur le dos. Mais tout s'annonçait bien cette fois-ci. En plus, ses longues bottes ajustées ne lui avaient pas rendu la vie trop difficile. L'ascenseur l'attendait même à son étage. C'était bon signe. Elle traversa le lobby. On lui sourit à son passage. Décidément, on aurait dit que la chance était de son côté et la menait tout droit vers son Reluquinot. Elle l'avait rencontré le week-end précédent chez *Sang Déçu-Dessous*, au sortir des toilettes, alors que je venais tout juste de vomir en l'honneur de tous les habitués du bar. Il lui avait remis sa carte alors que j'étais en grande conversation (la meilleure depuis des lunes) avec le mur nu et franchement compact de la place.

« Vous m'appellerez », lui avait-il dit. « Quel homme, quelle délicatesse, quelle classe de vouvoyer en pareil siècle et en pareil endroit. Il y a un bon Dieu », s'était-elle dit. Elle l'avait promptement remercié d'un sourire furtif et était revenue vers moi qui étais déjà sur le point de passer à l'acte avec M. Stucco.

À l'extérieur, la soirée était paisible. Le vent ne s'en prit pas trop à sa coiffure. Il « neigeotait » un peu, comme si d'en haut la Vie, experte dans les limites de l'acceptable, tâchait de lui crachoter, en ce temps de pénurie d'humanité, des « équeutes » d'amour surgelées en forme de flocon.

Elle arriva au café en question; il l'attendait déjà. Il la salua et la complimenta sur sa tenue. « Ponctuel et poli », se dit-elle (Barbe-Bleue l'était aussi...). Il commanda un dessert pour deux. Au diable le régime ! Elle n'en avait plus besoin ou si peu. Ils conversèrent au-dessus d'un délice au fromage et bleuets mais sans coulis. Il ne fallait quand même pas exagérer.

Le Prince charmant parla, beaucoup. Elle l'écouta, beaucoup. Il venait à peine d'arriver en ville. Ses vieux amis, ses voyages, ses anciens emplois, ses anciennes

amours, ses douleurs d'antan... Il lui dit tout ça. Et plus encore. Il l'avait déjà mis dans la confiance. Il lui faisait déjà confiance. Elle était déjà son amie, un peu trop même. Mais ça allait. Il lui demanda si elle pourrait le présenter à ses amies à elle. Pourquoi pas ? Une bonne amie en a d'autres et peut s'en faire de nouvelles qu'elle peut présenter à d'autres.

Au bout d'une heure, il régla l'addition. Puis, vint le grand moment de la soirée. Il se pencha vers elle pour l'embrasser. Il visa la joue, elle, ses lèvres. C'était raté mais tout de même digne d'être chéri pour des années à venir, car il faut se contenter de peu, force des choses oblige en ce début de siècle... Enfin, au moment de la laisser, il lui mit la main sur l'épaule, lui retira frugalement deux cheveux morts collés sur son manteau comme il aurait retiré les filaments blancs d'un cœur d'orange et il l'appela par son prénom pour mieux lui rappeler de me dire de le rappeler. Il n'était pas encore revenu de notre baise de l'avant-veille et voulait remettre ça.

Bébé-molle perdit sa foi et se défraîchit un peu plus. (Et puis après ?) En retirant ses bottes de pute, l'élastique de sa culotte céda et laissa tomber ses chairs dans une lourde disgrâce. Elle enfila un pyjama ample, péta ses boutons, raya mon nom de son carnet d'adresses et finit sa soirée dans le sirop dans lequel elle trempa des morceaux de pain à l'orange.

Vava

Honey-Comble à Ovide-Lyre

Lorsque le doigt ne tressaille plus dans son jonc, plus personne ne disjoncte, car la certitude l'emporte sur l'amer et la moisson sèche, trop d'envies de pourriture dans les veines. La vérité danse sur un autre pied, un pied que l'on voudrait ne jamais connaître.

Nos yeux se prenaient pour des funambules. Ils tenaient mal leur équilibre et ils ont fini par perdre pied.

Nous avons définitivement renoncé à arrêter le dé dans sa folle course, comme si nous avions opté pour son septième côté.

Nous n'aurons été que des fantoches se balançant sur nos aveux extirpés. Nos ondulations obscures et nos tortillements incertains nous auront toutefois appris le rabat-joie et l'air « fais du feu dans le chemin miné, je reviens chez nous ». Nous nous aurions lavé des jours durant que notre union n'aurait jamais su trouver son amour propre.

Ta tiédeur te fuyant dans le drain de la baignoire.

Honey

Ovide-Lyre à Honey-Comble

Nous étions sales.

Si tu m'avais laissé faire, j'aurais pu nous laver. Nous aurions tout laissé dans la baignoire, en commençant par nos mémoires et nous aurions laissé les écales de nos espoirs dans le porte-savon. Ensuite, si j'avais pu vider un des tiroirs de la salle de bain sans trop avoir à jeter de vieilleries, alors peut-être que je serais parvenu à nous y ranger avec la peine minimale que cela entraîne.

Pour moi, pour toi, j'aurais voulu être autre et un peu toi. Mais pour cela, il aurait fallu que je cesse de t'aimer la main cousue sur le cœur et l'œil scindé cinq fois pour chaque doigt.

J'aurais voulu m'inventer une vie qui m'aurait ressemblé un peu moins et qui t'aurait ressemblé un peu plus. Une vie faite de mes impossibles et de mes inaccessibles. J'aurais fait don de leur préfixe à mes amis, les abonnés de la déconvenue, que j'aurais ensuite laissés derrière moi sans même me retourner. Puis, dans un élan de vivacité nouvelle, je me serais mis à danser sur mon corps ankylosé et à mon plus grand étonnement, je me serais dit : « Je suis ailleurs et je le porte ». Et je l'aurais porté, jusqu'à ce que l'amour devienne *vintage*, jusqu'à ce que l'hiver devienne une mode, jusqu'à l'achèvement des changements climatiques, jusqu'à ce que les bras m'en tombent et que la mort s'en suive. Ainsi, j'aurais été tué (se faire tuer par amour vaut mieux que se laisser mourir d'amour). Alors, peut-être qu'à ce moment, m'aurais-tu chéri un peu, moi, ta presque Vénus de Milo ?

De toute façon, si j'avais été autre, j'aurais fini par remplir notre ailleurs de conditionnels passés jusqu'à ce qu'il bascule et devienne notre présent conjectural (ç'aurait été ma contribution au renouvellement de la grammaire). Si j'avais été autre, le temps aurait fini par me modeler un visage conforme à l'ancien. Donc, tôt ou tard, tu

m'aurais reconnu avant même que je ne songe à te faire la surprise, moi passant d'une
inexistence à une autre : « Coucou, c'est moi, ton mal-aimé immuable ! »

Si j'avais été autre, j'aurais fini par vouloir être le même.

Si j'avais été autre, je m'en serais voulu.

Insincèrement ton autre qui voudrait s'acharner à être le même auprès de toi...

Ovide

Honey-Comble à Ovide-Lyre

Cher Ovide, te souviens-tu de ce soir-là ?

Il était 21 h 38. Tu me parlais au téléphone. Tu en avais long à dire. Des mots chauds comme de la laine pure, collants comme de la pomme de terre.

Il était 21 h 57. Tu me tirais des bouquets de langueur que je n'avais pas. J'ai pris le bloc-notes et le stylo à côté de l'appareil. La page vide me renvoyait ma réflexion. Non, ce n'est pas tout à fait ça. Il s'agissait plutôt des tiennes que tu tenais tant à me faire partager, avec emphase et verve. C'était joli tes intonations, presque musicales. Vouloir de moi était ton dada et rouges virulents étaient mon cœur tisonnier et mes oreilles malades que tu essayais d'emplir de tiédeur.

Il était 22 h 04. Je me suis mis à crayonner de longues lignes bien grasses. J'appuyais très fort. L'encre coulait assurément. J'ai tracé les contours d'un lac. Puis, j'ai fait des clapotis de la main comme il se devait, afin de dessiner l'onde. Je me suis surpris à dessiner un horizon bien défini (ce n'est pas mon genre) et parsemé de conifères et de petits rochers pas rugueux du tout. Mon dessin faisait très calendrier. Le *National Geographic* aurait été fier de moi.

Il était 22 h 06. Soudain, j'ai laissé tomber ma main sur la feuille. Elle me regardait, béate et furieuse à la fois. Tu m'as demandé ce qui avait fait ce vacarme. « Rien », t'ai-je dit. Et je ne mentais pas non plus. Eh hop ! Mes phalanges se sont activées, puis enflammées. À l'encre noire, elles ont griffonné l'écume grise des vagues, un tourbillon digne d'un drain de baignoire et une pluie que je voulais diluvienne mais qui ressemblait plutôt à un crachin de dimanche après-midi. Mais c'était la plus belle tempête *pilot* que mes doigts auraient pu dessiner. En gros (même si ça me paraissait petit), j'ai fini par remplir toute la page et j'ai même un peu dépassé sur la table à laquelle je m'étais accoudé pour mieux appuyer le combiné à mon oreille. J'étais désolé. C'était la

table de ma mère. J'ai alors pensé à Madame Dérobée, mon institutrice de maternelle, qui nous réprimandait quand nous barbouillions malgré nous les pupitres. Je me suis rappelé son haleine puant le café et la cigarette. J'ai léché mon doigt comme elle nous l'avait appris et j'ai essuyé mes ratures sur la table.

Il était 22 h 20. J'ai arraché la page du bloc-notes. Il y avait des creux sur le papier, là où mon stylo avait passé. J'ai contemplé mon chef-d'oeuvre et je l'ai chiffonné. Le froissement du papier concurrençait la pomme molle et granuleuse que tu me chantaïs à l'oreille. Tu m'as demandé si je t'écoutais. « Oui oui », ai-je dit. Je me suis mis à gratter le papier. Je l'ai lacéré doucement, juste comme ça, pour le plaisir. Tu m'as demandé si je te comprenais. Je t'ai dit que nous étions sur la même longueur d'ongle. Tu as bien ri. Moi pas. Tu m'as dit que j'étais pince sans rire alors j'ai pensé aux pinces-monsieur, aux princes niais et aux fausses promesses en forme de cœur.

Il était 22 h 27. Il ne restait plus sur la table que des vestiges de lignes, mon agacement que j'avais aussi barbouillé par mégarde sur la table et de la paperasse que je ne me décidais pas à classer. Ça tombait bien, tu me parlais du nouveau classeur que tu t'étais acheté chez *Meubles Bouche-trou*. Faute de n'avoir pu trouver de prétexte pour raccrocher le combiné sans trop t'offusquer, je me suis contraint, entre circulaires, factures et dépliants hirsutes, à songer à notre romance *no where*. J'aurais voulu y croire. On aurait voulu y croire. C'étaient comme les jolis guides alimentaires canadiens que nous sortait gaiement l'infirmière de sa trousse. C'était si beau que j'aurais effectué illico mon retour à la terre pour cultiver des branches de céleri et pour élever des bovins à la viande très rouge. Mais dans le fond, ça n'en aurait pas valu la peine parce que le veau tout mignon du dépliant aurait eu de la peine de finir à l'abattoir lui aussi et toi, de me savoir boucher. Bref, on aurait voulu croire qu'on vivrait pour toujours sainement en suivant la guide à la lettre. C'est ce à quoi je pensais alors que je mettais au recyclage

mon indifférence et la nouvelle copie du guide que m'avait si gentiment fait parvenir Santé Canada.

Il était 22 h 31. J'ai perçu la vie autrement. J'ai redécoré ma cuisine en pensée. J'ai compté les lattes du plancher et les tuiles au plafond. J'ai fait une prière à feu tante Marie-Paule. Je me suis posé des questions existentielles et « surexistentielles ». J'ai ouvert le journal et complété un jeu de mots que j'avais entamé. J'ai trouvé mes erreurs et rayé mes bonnes réponses. J'ai également accouché de nouvelles philosophies, planté des drapeaux blancs, embrassé le soldat inconnu, conçu de nouveaux régimes minceur, inventé des épilogues aux romans que je n'avais jamais terminés, allumé des chandelles à l'arôme de sucre d'orge et de bonbon-*forever* (question de réchauffer un peu plus la planète), soupçonné un tremblement de terre, envisagé ma retraite et finalement, je me suis rongé les ongles et j'ai crevé mon karma.

Il était 22 h 40. La pile du téléphone a manifesté son impatience par quelques râles. J'ai dû avorter la planification de notre soirée du lendemain, notre troisième tentative d'au revoir et le « je t'aime » que je n'avais jamais prononcé jusque-là. Je t'ai dit que j'allais te rappeler plus tard, une fois la pile rechargée. J'ai oublié. Le surlendemain, tu m'as téléphoné pour me dire que tu avais attendu mon appel toute la journée. Tu m'as dit ça avec un grain de larmes dans la voix. Tu m'as pardonné, évidemment. Tu m'as parlé et tu en avais encore long à dire.

Il était précisément 21 h 38.

Honey

Ovide-Lyre à Honey-Comble

Je t'ai attendu tellement souvent...

Je t'ai attendu longtemps. Les glaciers ont fondu puis ils ont eu des dents. Le Messie est revenu parmi nous dans l'idée de réaliser le Jugement dernier, a constaté la lourde charge de travail à faire et s'en est retourné chez Dieu en lui réclamant son droit syndiqué à l'épuisement professionnel.

Je t'ai attendu sur le trottoir. J'ai cru que ton caractère et toi vous promeniez dans la rue. Des voitures sont passées. Un chien s'est fait frapper. Personne ne s'en est rendu compte. Un voisin jurait contre sa tondeuse qui ne coupait pas assez ras. Le soleil se tenait droit et ferme à son zénith. J'ai ordonné à un papillon de voler en ligne droite. Puis, j'ai marché, longtemps. En te cherchant, je me suis perdu, longtemps. Personne ne m'a indiqué le chemin à suivre au carrefour de tes lignes de vie, personne ne m'a prévenu que le danger était permis. Alors j'ai promené le chien mort, longtemps...

Je t'ai attendu, au couchant, près de tes mains que tu avais oubliées sur mon oreiller, à côté de mes étoiles scindées. Je me suis allongé dans mon lit qui n'en pouvait plus de ne pas te trouver. J'ai couché notre vie malade sur moi. Torts à corps, nous nous sommes tordus alors que tu connaissais avec un autre grand écarté une romance-caramel devenue inutile avant la fin de la nuit et de vos bruits.

Au petit matin, je me suis souvenu que tu m'avais dit que tu m'appellerais plus tard. Plus tard, c'est moi. Et tu ne m'as jamais appelé, pas même le jour suivant...

Ovide,

ton amour qui fait tic-tac, même le jour où tu oublies son anniversaire

Honey-Comble à Ovide-Lyre

T'arrivait-il de penser au temps qu'il faisait entre nous?

Un jour que je le faisais passer en ta compagnie, entre deux silences malvenus, entre deux flâneries d'anges mal élevés, un nuage en forme de tumeur en phase terminale s'est pointé dans l'azur, un gros nuage comme on n'en voit plus souvent. J'étais déjà ennuagé et tu faisais un peu nuageux. Ça tombait bien.

Je me suis aussitôt projeté au-dessus de la ouate, dans le néant brumeux que l'on appelle le bleu du ciel et qui veille sur nous à temps partiel – le syndicat oblige même l'immensité à prendre des vacances. J'ai mesuré la distance qui séparait le brouillard où je me trouvais de celui où je me trouve désormais, puis j'ai soupesé l'ombre dans laquelle je me cachais, sous ton sourire et tes soubresauts. Les mesures n'ont pu être que vaporeuses. Alors je me suis mis à créer une nuée qui n'était pas à notre image, une nuée faite de bruine de sang fabriquée (tu connais mon penchant pour les intempéries).

Dos à dos, j'ai sauté à cloche-pied sur le temps, sauté à la corde avec les saisons. J'ai recréé des époques pluvieuses et j'ai ressenti des malaises d'autrefois pour ne pas ressentir ceux du présent. Je me suis imaginé ailleurs, dans des temps meilleurs. Je me suis vu lever le jour à la place du soleil et c'était bien joli. Et toi, tu ne m'as jamais repéré sur le satellite parce que tu es mauvais météorologue et parce que tu n'as jamais su lire les baromètres.

Au bout d'un long firmament, tu m'as demandé ce que j'allais dire. J'ai préféré te répondre que je n'en savais rien. Puis, tu m'as demandé à quoi je pensais et je t'ai simplement dit que *Météo-Méditerranée* annonçait une tempête pour le lendemain.

Honey

Vava-Cuitée à Ovide-Lyre

Tout commence (ou finit, c'est selon...) par un bouton à quatre trous. Le premier trou est perpétuel parce qu'on en est toujours à s'expulser de trous qu'on ne choisit pas ou qu'on choisit trop. Le second sert à accueillir une âme sœur et beaucoup d'« âne-sœurs », parce qu'on a le désir d'aimer, tout simplement. Le troisième apparaît plus tard sur son sexe flasque et malade. Une plaie visible, rose-pus et aussi odieuse que l'amour. Et ça y est, on a la nausée, on n'a plus le goût de baiser, mais de léser seulement. On en cherche la provenance. À notre grande surprise, on constate que l'on a encore quelques émotions incrustées sous l'ongle et on se souvient d'avoir laissé les autres, pantoises et fanées, au seuil d'un bar malfamé et affamé, une fois que notre dernière gorgée de suc de romances bon marché a été avalée. Et on se rappelle alors avoir commis (ou mis) le MTS (le maladroit titubant sévèrement) le même soir et l'avoir volontairement balancé dans le trou de mémoire, comme le préservatif regretté et bien d'autres choses...

Tu vois, tout est à la base des plus grandes inventions, il suffit de les recréer et de se les approprier. Il est parfois possible de recoudre un bouton à quatre trous, si on ne perd pas le fil ou si la boutonnrière n'est pas trop décousue. Mais de toute façon, on finit (ou commence, c'est selon...) toujours couturière ou par se lancer dans l'artisanat, extirpant les nouvelles et les anciennes ligatures amoureuses de ses entrailles pour se tricoter une jolie veste à boutonnrière de merveilles à quatre trous.

Te souviens-tu de l'époque où nous sortions dans les bars ? Allez, vas-y, fais un effort. Notre dernière sortie remonte à la fin de juillet... Ce soir-là, j'ai eu d'abord la vilaine envie d'aller donner le coup de grâce au mariage d'un bonhomme que je « fréquentinais » depuis deux ou trois semaines, mais que j'avais cessé de voir après quelques règles latentes auxquelles j'ai dû remédier en prenant rendez-vous dans une clinique compréhensive où l'on a l'habitude des relationnistes ouvertes et déréglées

comme moi. Puis, je me suis ravisée parce que je sais que les ménages sont fragiles même si je ne me ménage pas toujours.

Ce soir-là, je me sentais creuse et seule et toi, tu en étais encore à attendre une réconciliation prochaine avec ton « dulciné » qui, un jour de tempête prévisible, t'avait encore laissé pour cause de trop-plein amoureux ou d'atteinte à l'amour libre. Il faut dire que ça faisait longtemps que j'avais le goût de trinquer et de sortir avec toi. Deux semaines plus tôt, tu m'avais plantée là pour courir après le malheur avec des amants d'occasion et le week-end suivant, tu avais décliné mon invitation sous prétexte que tu ne te sentais pas bien.

Ce soir-là, nous avions tous deux le désir d'aimer encore. Alors, forcément, nous sommes sortis en boîte. Nous avons décidé de rendre visite à mes paumés dans mes endroits *hips* et louches où j'aime m'adonner à la circulation, au deltaplane et à la dépréciation. Tu es d'abord venu chez moi afin de faire du *pre-drinking* et de m'aider à « m'enguidouner » parce que j'ai l'habileté esthétique très peu développée. Après quelques verres d'un vin pas beau, pas bon, pas cher du dépanneur, on a décidé d'amorcer l'infini et de partir notre virée. On a fait l'aller en souhaitant le bonsoir aux passants et en gueulant notre désarroi sans s'écouter tout à fait. On nous regardait comme si nous étions deux coupes chancelantes abîmées sur le point de nous briser alors que nous étions tout simplement deux vides à croquer encore capables de courtoisie. Et comme d'habitude, il a fallu trouver un guichet atomique afin de rendre notre compte de banque un peu plus à notre image.

Une fois arrivés parmi les miens, nous avons dû brandir notre permis de conduire afin de prouver notre droit à la déprime. Et ce n'est pas tout, il a fallu le payer aussi. Nous avons commandé un verre et du contentement illico. Puis, on a croisé Extravagane. Tu te souviens, c'est une amie-tsunami à moi, extra-dry, extra-space et un peu *fuckée*. Elle

gagnait sa vie en tant que fonctionnaire douteuse et vendait, au noir, de délicieuses pâtisseries maison aux fruits biologiques qu'elle se fait toujours un plaisir de m'offrir à Noël. Le mois précédent, elle m'avait présenté à ses amis, le roi, la reine et le p'tit prince. Comme tout bon ménage à trois en recherche d'un ou d'une quatrième, ils étaient venus chez moi très tôt, un dimanche matin, pour me serrer les deux pinces. Mais comme je ne suis pas ambidextre sexuellement parlant, je ne baise pas à gauche et à droite, seulement à gauche et parfois avec le p'tit prince – à la petite pince – les mardis soirs. Quand je leur ai annoncé ça, le roi a perdu son royaume, la reine a été destituée et le p'tit prince a dû débarrasser l'échiquier. Mais enfin, pour en revenir à l'extravagante, elle tenait absolument à nous présenter son nouvel époux qui devait surgir d'une minute à l'autre. Elle venait tout juste de convoler en rustres noces avec un courtier qui vendait de l'assurance à temps plein et de l'amour bon marché à temps partiel (et à tout vent). Comme son mari travaillait pour deux (et parfois pour trois), elle avait laissé la fonction publique pour sa passion, la pâtisserie. J'étais heureuse pour elle, et surtout pour ses fruits confits qui ne connaîtraient jamais une vie de confinement. Son entreprise croîtrait prospère pendant que son mari trimerait dur en travaillant corps et dames.

Au bout d'un certain temps, nous en avons eu marre de l'art de la petite conversation, de la chaleur autocollante que tous s'étaient plaqués sur le corps et de tout cet amour descendant quatre à quatre les escaliers du bar, sans nous. Lorsque j'en ai surpris quelques-uns à fixer le prix de l'amour, je nous ai sortis de là parce que je dénigre l'amour ludique à but lucratif.

Dehors, en marchant dans le nulle part urbain, nous avons décidé d'aller voir tes enfants du Biafra, dans tes endroits à toi où je n'avais jamais mis les pieds. Nous avons opté pour le fameux bar *Je crie ciseaux*, où l'accès, la baise et le désenchantement sont faciles. Je savais qu'on y allait parce que tu espérais y voir ton Honey. Quand on entre

dans ce bar pour la première fois, on rencontre les doux traits de l'attrait et on disjoncte parce qu'on se rend compte que les nôtres sont durs. Tout ça en un flash. On a beau fouiller dans nos racines, dans nos acquis, dans ce qu'on aurait pu lire dans les romans de la terre, on n'a jamais rien vu de tel et on a la face qui tombe à terre. Et on se terre pour mieux se taire. Mais toi, tu en avais long à dire, tu m'as expliqué toutes les lois de ta jungle et ce, même si une image vaut mille maux. Tu m'as parlé du petit bon sens ; du pareil au même que tu ne prends plus plaisir à distinguer sur la piste de danse ; des garçons comme ça qui aiment les garçons comme ça ; des corps beaux que tu nourris parfois ; « des serpents qui sifflent sur nos têtes » du haut des balustrades; des gros bourdons qui butinent partout à la fois, ma foi ; de ces grandes craquelures tremblotantes et flamboyantes qui s'inventent un passé et un avenir de relations à long terme ; de l'amour au masculin et des êtres y participant qui ne s'accordent pas toujours en genre et en nombre avec le sujet auquel ils se rapportent ; de la minceur qui sert de passeport aux bien et aux moins bien intentionnés – parce que le bonheur est dans l'os et parce qu'il paraît qu'il y a un obèse à retardement qui sommeille en nous tous ; du spectacle auquel tous se donnent dans des cages de néon fixées au mur; de la chorégraphie de la légèreté qu'ils savent tous par cœur et qu'ils dansent collés comme des sangsues ; de leurs corps qui se heurtent constamment les uns contre les autres sans ne jamais connaître toutefois la grande collision à deux; et des hommes de rien qui s'en vont et qui ne te font rien, « awingna han ». Tu m'as chanté ça sur un air de *techno progressif no future* et entre deux gorgées de citronnade au vodka. Je t'ai demandé ce qu'on faisait dans un endroit aussi hideux. Tu m'as répondu que dans le mot hideux se trouvait le mot Dieux, le h en trop. Laisse-moi te dire que des répliques comme celle-là, ça t'en bouche une Vava ! J'aurais eu envie de te dire qu'il fallait commencer (ou finir, c'est selon...) à craindre les bars, car

ils constituent l'anagramme du mot « bras » et qu'ils peuvent donc attraper, pétrir ou rompre quiconque à souhait. Mais je n'y ai songé que le surlendemain.

J'étais sur le point de te laisser jouer au scrabble tout seul lorsque ton Honey-Comble s'est pointé le bout des pectoraux sur la piste de danse. L'univers s'est tenu fébrile dans ton regard pour un instant. Tu t'es retourné vers moi et tu m'as dit qu'il se prenait pour un autre. C'est toujours comme ça. On se prend toujours pour un autre, l'autre convoite le même, et le même est en vacances ou en panne d'amour. Je me suis donné congé avant que tu n'aies à le faire. Je comprenais. Tu avais un pardon provisoire à donner, une contenance de fer à bâtir et du terrain à regagner. Et je ne t'ai pas trouvé pathétique lorsque, me croyant partie, tu l'as étreint. Je savais que tu prenais dans tes bras tous ses amants aussi réels et fictifs que toi qu'il avait laissés sur le bord de la route.

La mienne, ma route à moi, elle avait le tournis. Avant de rentrer chez moi, j'ai eu tout de même l'envie d'aller saluer les miens. Pas loin de là, dans la rue, se trouvait, face contre terre (contre la gravelle plutôt parce qu'il y avait des travaux), une Extravagane larmoyante. J'ai d'abord cru qu'elle pratiquait son renouveau ou son retour à la terre. Quand je lui ai demandé ce qu'elle faisait là, elle m'a pleurniché que son « méri » n'était jamais venu la rejoindre. Sans doute qu'il avait été trop occupé à évaluer le patrimoine d'une autre. Bref, il l'avait laissé sécher toute la soirée. Elle avait tenté de se rassurer en faisant des voyages astraux et un travail sur son âme. La pauvre, elle n'avait réussi qu'à se la ronger jusqu'à l'os et elle avait atterri, complètement soûle, au beau milieu d'une rue en construction. Il n'y avait plus personne nulle part, pas même une prostituée cherchant à arrondir ses fins de mois. Je nous ai hélé un taxi parce qu'on avait vraiment l'air des deux dernières de juillet et parce que Vava connaît l'amour-gravier.

En la laissant chez elle, je lui ai suggéré d'avaler une pâtisserie, une aspirine et un ou deux ou même trois grands verres d'eau – il vaut mieux prévenir que gémir. Je lui ai aussi suggéré de changer les boutons à quatre trous de sa boutonnière abîmée par son atterrissage forcé... Je ne suis pas sûre qu'elle en ait vu l'utilité. Dommage.

Vava

Vava-Cuitée à Ovide-Lyre

Cher Ovide,

Tu te souviens sans doute de la fameuse histoire de Pet et Répète qui a tourné en blague sournoise avec le temps : Pet et Répète partent en bateau. Pet tombe. Qui reste ? Si tu savais à quel point on connaît mal leur histoire. Laisse-moi te raconter la vraie.

Pet et Répète tanguent ensemble sur le moins navigable des déserts. Pet fantasme sur Répète et tombe en amour avec lui sans trop faire de dégât d'eau, sécheresse et respect de l'amitié obligent. Qui au juste reste dans le torride tout en couleur ?

Quelques jours plus tard, Pet s'ébranle secrètement et Répète ballotte nonchalamment dans un tourbillon de paroles au-dessus de martinis et de thés glacés *long island*. Pet chavire dans la tempête de son verre et cale sous le poids de ses perches tendues. Qui au juste règle l'addition et qui en vérité atteint la longue île ?

La semaine suivante, les mêmes voguent en toute amitié sous les lumières des stroboscopes au bar *Vidopaque*. Pet échappe son verre, trébuche, se noie un peu dans sa flaque d'alcool et court s'éponger aux toilettes. Qui murmure langoureusement à l'oreille de Pet : « je serai votre autre pour la soirée » ?

Kiki la pétée offre à Répète de s'extasier avec elle en l'étreignant d'une main et lui tendant deux comprimés de l'autre alors que Pet revient vers la piste de danse, deux verres en main. Pet tombe en morceau quand elle aperçoit les deux autres dansant en typhon, boit ses deux résignations sur glace et rentre à la maison en constatant qu'il y aura toujours des tempêtes qu'on ne pourra éponger. Mais qui ce soir-là s'endort en souhaitant débouler vers l'extase avec Répète ?

Au levant, Pet et Répète sont expulsés de la fantasmagorie. Pet roule dans le vide et tire sa vengeance en disant intérieurement à Répète : « Vous étiez fantasme ? Eh bien,

soyez fantôme maintenant ! » Et qui, à la nuit tombée, veut être encore réadmis au rêve en couleur ?

Il y a plusieurs Pet et Répète... Il ne s'agit pas toujours des mêmes car ils sont nombreux à porter ces noms, sans parler de tous les autres imposteurs qui se cachent derrière un pseudonyme et qui auraient tout aussi bien pu s'appeler ainsi.

Pet et Répète s'embrassent avec ferveur après s'être adonnés à leurs premiers ébats qui rendent gaga et après avoir connu l'aridité qui rend baba. Le lendemain, Pet, bouleversée de voir son jardin d'Eden infesté de morpions, doit annoncer au nouveau jardinier que les anciens ne mettaient jamais de cœur à l'ouvrage. Qui magasine les insecticides chez Jean Coutu dans la demi-heure?

Pet et Répète partent sur une virée le soir même de leur rencontre. Pet tombe dans les pommes en ne sachant pas trop si le bon vin l'endort ou si le dernier verre de champagne que lui a tendu Répète était trop fort. Qui a la mémoire qui fait des bulles au petit matin ?

Pet et Répète pilent sur leurs principes qu'ils connaissent très mal de toute manière. Pet passe son temps à tomber entre les mains des amants de Répète. Quelle est la cause qui les unit encore?

Pet et Répète inscrivent les numéros de téléphone de leurs anciennes baisers sur une invitation de mariage à laquelle ils n'ont pas répondu. Pet tombe tout à coup sur celui de Marc Lebaume – son ancien amour doux mais sans étincelle –, prend le mors au dents et décide de le composer. Qui aurait mieux fait d'aller au mariage?

Deux jours plus tard, Pet et Répète poursuivent leur travail d'inscription. Pet tombe alors sur le numéro d'Honey-Comble, son premier amour. Qui finit la soirée en compagnie d'un « garçon pas comme les autres » ?

Pet et Répète dorment à poings ouverts, très grands. Pet tombe en bas du lit après avoir cauchemardé que Répète partait outre-mer et outre elle. Qui doit partir à l'étranger au petit matin ?

Pet et Répète jouent aux dominos. Pet tombe en pâmoison pour Répète qui, lui, tombe pour un autre. Qui ressentira le plus douloureusement le rejet ?

Pet et Répète connaissent des temps difficiles lors de la traversée d'un désert du Cœur Distant. Pet tombe en panne de désir et propose un échange de couple avec *Pete* et *Repeat*. Laquelle de ces quatre solitudes se trouve le plus en terrain étranger ?

Pet et Répète font un trip à trois avec Vava. Pet tombe en deuxième place alors que Vava tombe juste à point et juste à temps dans l'ouverture de la relation qui s'est refermée la semaine suivante. Qui baisait mieux que Pet ?

Un long soir de tempête hivernale, Petard78 et Répétiteur69 clavardent ensemble sur le « Réseau sans tact » et décident de consommer leur virtualité. En ouvrant la porte à son correspondant sur les lèvres duquel elle voit se dessiner un sourire et une éruption cutanée, Petard78 tombe soudainement de fatigue et donne son congé à Répétiteur69 avant même que la connexion ne se soit établie. Qui dorénavant préfère regarder la neige neiger les soirs d'hiver ?

Tour blanche et Roi Dagobert font connaissance sur l'échiquier. La grande s'effondre presque quand sa majesté fait une manœuvre un peu trop audacieuse. Qui est tout à l'envers à la fin de la partie ?

Whatever et Cessez-le-feu cessent de croire en l'âme sœur d'un commun accord. *Whatever* tombe déjà en ruine à penser que Cessez-le-feu pourrait quand même trouver la sienne avant elle. Qui pousse l'espoir vers la sortie de secours en premier ?

Étendues dans leur petit univers, Grande Ourse et Petite Ourse tissent des constellations dans le ciel *out of order*. Les bras de Petite Ourse tombent lorsque Grande

Ourse lui dit qu'ils attendent une étoile qui a déjà filé. Qui cherche le sommeil en comptant les étoiles des autres galaxies ?

Tisonnière et *Brasero* font dans la combustion. Elle tombe dans une crise d'hystérie et est tout feu tout blâme lorsqu'elle apprend que lui brûle pour une autre. Qui incendiera l'amour ?

Zut et Spleen admettent tous deux avoir jeté leurs choux gras un soir de vilaine St-Valentin vaine vaine. Zut tombe dans les bras de Spleen afin de voir si ça vaut le coup de foudre. Qui à l'aurore avoue souffrir encore de non-réciprocité ?

Rose Séchée et Prince Charmant ne s'entendent pas. Il lui tombe sur les nerfs quand il lui dit qu'il s'est fait un cœur nouveau alors que le sien est devenu intolérant à la romance après l'avoir attendu cent ans. Qui rentre à la maison la tête à l'envers ?

Dame de cœur et Joker s'embrassent passionnément dans la voiture après leur premier rendez-vous. Alors que Joker se prépare déjà au grand jeu, Dame de cœur se ressaisit et retombe vite sur ses deux pieds, sur le trottoir, parce qu'elle n'est pas une fille comme ça. Qui joue au solitaire à proximité du téléphone depuis une semaine ?

Passe et Cœur-sans-atout se prêtent au jeu de l'amour. Passe laisse tomber ses cartes sur la table par mégarde, perd la levée et voit son Cœur changer de partenaire. Qui a dit que l'exclusivité faisait partie du jeu de toute façon ?

Trou du cœur et Cri du cœur sont couchés côte à côte dans le temps qu'il fait au-dessus de leur tête. Trou du cœur tombe en lui-même et aussi bas que le mercure qui coule dans ses veines quand Cri du cœur lui dit « je t'aime » pour la première fois, sous un ciel dégagé. Qui préfère disparaître dans le brouillard à l'aurore ?

Fatalite et Calamite font du jardinage. La première laisse les grains et son annulaire gauche tomber dans les sillons d'une terre sainte trop labourée tandis que la

seconde cisèle ses feuilles mortes pour en faire sa dot. Laquelle des deux est bonne à marier ?

Marie-Moi et Business Man doivent attendre le bon moment pour se marier et avoir des enfants. En attendant, Marie-moi continue de tomber dans une grande torpeur chaque fois qu'elle sent son stérilet tressaillir et qu'elle apprend que son promis se pratique à assurer sa descendance entre les cuisses de princesses plus jeunes et plus belles qu'elle. Vivront-ils tout de même heureux et auront-ils beaucoup d'enfants avortés ?

Cœur mendiant et Cœur fendu se servent d'instruments d'optique d'un désert à l'autre. Cœur mendiant sombre dans un coma après avoir scruté son désenchantement à la loupe tandis que Cœur fendu tombe dans une profonde folie, le monocle bien enfoncé dans l'œil. Qui ne verra plus la lumière du jour ?

Ovide-Lyre et Honey-Comble dorment, complètement malades, dans une boîte d'objets perdus et sur le papier, entre les lignes d'une vie à faire, à refaire ou à défaire (c'est selon...). Ovide, tu n'en finis plus de tomber dans le vide. Qui te sauvera donc si tous veulent être sauvés dans le *no future* ?

Pet et Répète et tous les autres sont des personnes bien. Ils sont tous bien tombés. Alors pourquoi tout est bien qui finit mal ?

Ta Vava qui a l'impression de se répéter.

Ovide-Lyre à Honey Comble

Moi, j'alterne mes douleurs pour toi, mes cris aussi. Avec toi, j'ai appris que le silence de nos voix est plus tumultueux que le strident de l'amour.

Moi, je pratique la réminiscence. C'est un sport très violent, d'autant plus que ton souvenir est dur à tuer. Je n'en reviens pas de ne pas encore revenir de toi. En fait, j'en reviens beaucoup, énormément. Chaque matin où je me réveille dans le ridicule et que je ne te trouve pas parmi mes courbatures, je suis honteux de revenir de toi et j'en veux à mes rêves d'avoir laissé ouvert le passage qui mène à toi. Puis, je t'en veux de ne pas te retrouver parmi les brisures de soleil qui dansent dans mon lit au petit matin. Et quand j'arrive finalement à me rendre à la salle de bain, j'en veux à mon regard qui ne sait que te mettre irrévocablement en abyme dans la glace.

Moi, je suis acrobate. Je me tiens sur un pied depuis que je t'ai rencontré, parce que j'ai les autres membres éperdument ouverts et tendus vers toi. Près de toi, j'ai le dos aussi tordu que nous car je continue à nous porter, seul. Près de toi, j'ai les épaules qui suivent la courbe normale des ratures d'amour de notre temps. La courbature, c'est moi, près de toi.... Je suis une éternelle petite nature trop près de toi. J'ai la doléance facile et la profondeur dommageable, près de toi...

Moi, je veux être comme toi. Je veux être de l'ère glaciaire. Un jour que nous étions étendus sur un amoncellement de grésils, je me suis mis dans la tête de retrouver ton cœur enfoui quelque part sous les glaciers. Je croyais qu'il n'attendait qu'à être réchauffé. Je me suis rendu au pôle Nord en suivant la poudrerie dans sa course folle. Je n'ai rien trouvé. Je n'ai appris que la configuration des tempêtes et je suis revenu vers toi, la voix glacée, les yeux en rafale, les sanglots verglaçants, les bras en glaçon, les épaules enneigées, la tête givrée, l'émotion dans le frimas, la passion transie, l'ardeur refroidie, l'amour grelottant et la tendresse claquant des dents. À mon retour, je t'ai demandé si tu

m'aimais. Tu m'as répondu : « Je t'aime mais des fois j'aime d'autres personnes plus que toi. » Et tu m'as pris par la main, tu m'as emmené marcher dans la *slush*, déneiger la voiture et patiner sur un étang d'*exhaust* avec ces autres personnes que tu aimes parfois plus que moi.

Moi je suis à toi à part entière alors que tu es souvent un peu beaucoup à moi à part en tiers. Mais en juillet dernier, je t'ai eu tout à moi au bar, mais ça tu l'ignores. Tu dansais parmi tes groupies gonflées juste à point et si heureuses dans leurs crânes dépourvus de séisme. La jalousie et la colère vrillaient rouge au-dessus de moi. J'ai voulu prendre du corps et du champ. Puis j'ai décidé de prendre sur moi et sur toi. J'ai finalement crevé l'air de mes tremblements mal contenus et je suis allé te retrouver parmi toute cette légèreté qui dansait autour de toi. Tu m'as étreint comme si tu ne m'avais jamais laissé, sans doute parce que tu t'étais rendu à l'évidence que tu passerais une nuit maigre si tu ne te contentais pas encore de moi.

Moi, j'ai l'amour pressé. Je me hâte quand tu te contentes encore de moi. Je cours les romances et je reviens vers la nôtre, douce, atroce. Je me dépêche de faire des prélèvements d'avidité chez des amants maladifs. Ils m'enveniment de désir souffrant, me transmettent un peu d'attachement à la vie pour que je puisse mieux unir la mienne à la tienne une fois pour toutes. Amen.

Moi, j'ai le spleen fait de concentré. Dans mes veines endolories coule du sang bleu et nouveau, épaissi de déficience humaine et d'amour balourd que tu ne veux pas toujours mais que je te transmets, à ton insu, les soirs où tu te contentes encore de moi, parce que tu n'as jamais l'ardeur blindée. L'amour, quel qu'il soit, entre toujours chez toi comme dans un moulin.

Moi, j'ai tué l'exclusion. L'exclusion, mon amour. J'ai extirpé l'exclusion de nous. Le nous sans toi, le nous sans moi. Je ne saurais plus être près d'un demain. Toi

non plus d'ailleurs. Mais qu'importe quand nous avons tout le reste de l'éternité. Pour l'instant, laissons vivre l'envoûtement. Vivons sans exorcisme. Nos démons nous garderont en vie, *happily ever after*. Le fracas n'est plus de raison. Je te donnerai la sérénité d'accepter les choses que tu ne peux changer. Tombeaux, mon amour... Ne crains jamais le mal. Il est déjà survenu. Nous le portons en nous. Tant pis, le temps se portera comme il pourra. Tu m'as et tu m'auras car je coule désormais en toi, depuis ce soir où tu t'es contenté de moi.

Moi, je connais les altercations du crime amoureux. Je te suicide.

Ovide

Honey-Comble à Ovide-Lyre

C'est encore moi, ta crevasse, ton petit crève-cœur, ton bûcher ambulant, ton correspondant du dimanche.

Chaque fois que je me regarde dans la glace, j'ai la culpabilité qui flambe dans les yeux. Mais avant j'étais presque aussi innocent que toi. Moi, je collectionnais les échecs. Je portais très lourd, dans l'âme, des pièces sombres et menacées qui évoluaient sur des carreaux mal lavés. J'avais une reine brûlée, un roi *blasté*, un cavalier à tout vent, un fou anesthésié, des pions de parure et l'amour à tour de bras. Échec et mat.

Et contrairement à toi, j'ai cessé de croire en l'âme sœur. Un soir que je rêvais à elle, elle m'a dit que nos chances de nous rencontrer étaient bien minces étant donné que nous habitons sur deux continents et qu'elle était accablée par une maladie mortelle depuis quelques années déjà. Je lui ai dit que je ferais mieux d'aller voir ailleurs puisque nous sommes tous menacés par le fameux *one life, one love*. Elle m'a dit qu'elle comprenait, mon âme sœur... Je l'ai laissée mourante au bord de mon songe, me suis levé, rasé de près et j'ai fait la tournée des bars, des années durant...

Je ne sais pas trouver l'amour. Je ne sais que le chercher. Je sais aussi le consommer. Et s'il se brise, on n'a qu'à courir les ventes chez *Love-Mart* pour le remplacer. J'ai été comblé d'amours doucereuses à rabais, plusieurs fois... L'amour est mort. Du moins, l'amour comme tu l'entends l'est. Tu sais, la surdité est très *fashion*. Tu devrais essayer.

Il ne sert plus à rien de tout baser sur l'idée de totalité. Revois tes mathématiques, mon cher. Tu cherches l'unité. Moi, je cherche la somme des unités. Aie l'amour diviseur et non pas dividende. Vois la différence entre les deux et additionne-les.

Si tu veux tout savoir, je t'ai laissé parce qu'avec toi j'étais amorphe, paralysé – une moisissure que j'ai peinturée. Avec toi, je me complaisais dans le surplace que nous

avons bâti en prenant soin de ne pas nous déranger. J'en avais marre de moi qui ne t'aimais pas, de toi qui m'aimais la main nouée à mon cœur, la parole vierge posée à mes oreilles putain, les bras tendus vers moi au-delà de la permanence, le dos prêt à porter tous mes fardeaux, les pieds bienfaisants cimentés dans mon bordel. L'attachement que j'avais pour toi se tenait, mort, entre l'amour flasque et l'amitié factice. Je t'ai laissé pour aller trouver le vide dans le cul d'un autre abîmé. Après l'avoir trouvé, je suis rentré chez moi et j'ai « freaké » un peu en pensant que je n'avais été qu'un éclair dans l'esprit ou dans le pantalon de plusieurs, peut-être... Ainsi, j'ai été obligé de reconstituer notre passion en macramé et d'y attribuer une nouvelle part de profondeur. Je n'ai pu que mesurer le vide autour de mes doigts tremblants, autour de ma nuque privée de tes baisers ennuyeux mais consolateurs, et des papillons que j'avais assassinés dans mon ventre. Tu vois, je ne suis jamais content.

Ta voix, ta voix de papier, tu aurais dû la garder pour toi. Tu peux m'écrire un tas de lettres que je ne lirai peut-être jamais. Vava et toi pouvez me condamner autant que vous voulez. Mais sache que, contrairement à ce que tu penses, j'aurais voulu t'aimer. J'ai essayé très fort. Je crois que j'ai réussi, un peu.

Honey-Comble, ton verbe aimer au conditionnel passé.

P.S. En juillet dernier, quand tu as passé la nuit avec moi, tu aurais pu me le dire que tu étais mal en point. Peu importe, ça en a valu le coup. Mais tout de même, tu aurais dû dire quelque chose. J'aurais juré que tu m'avais donné le choléra. J'ai cru mourir...

Vava-Cuitée à Ovide-Lyre

Cher Ovide,

Tout bien considéré, il me semble que je ne t'ai jamais parlé de ce que je voudrais pour toi, pour moi, pour nous...

Pour tout dire, je voudrais t'offrir tous ces moments où l'univers s'est tenu fébrile dans nos regards. J'aimerais que le cadran affiche toujours des chiffres identiques, qu'il soit 2 h 22, 3 h 33, 4 h 44 à souhait et que l'heure s'arrête sur ces instants d'absolu pour que nous puissions flotter doucement sur les vagues hors du temps. Je voudrais que la réalisation des vœux suive immédiatement leur formulation. Je voudrais vivre en un temps d'espoir pour ne plus avoir à espérer. J'aimerais aussi que les étoiles se trouvent à nos pieds pour que nous puissions les prendre et faire des ricochets sur l'onde. Je voudrais que nous vivions une seule et même exubérance onirique. Je voudrais tout ça, pour moi, pour toi, pour nous... Difficile à croire après tous ces chiens morts que nous avons promenés, n'est-ce pas ?

Mais tout mal considéré, il ne faut jamais garder trace de ses caresses, de celles enfouies ailleurs puisque les yeux ont appris à se perdre – la mémoire leur a bien appris. Il faut perdre le fil, le temps, ses battements, ses regards et les laisser ailleurs, là où on a laissé nos ailes dépecées. Il faut savoir laisser mourir son souffle sur le trottoir et apprendre à se passionner pour le béton de notre ville qui ne s'en peut plus de briller malgré la carence d'amour généralisée. Il faut savoir aussi morceler son espoir, en jeter le plus gros par la fenêtre et en mettre, peut-être, une toute petite part au congélateur au cas où des temps meilleurs (ou pires, c'est selon...) viendraient. L'espoir a si peu de place dans l'ère de la médiocrité. Il faut prendre l'imperfection pour normalité et cesser de perdre son temps à démasquer ce qui ne lui ressemble pas. Et après, peut-être pourrions-nous nous remettre à espérer.

Tout vide considéré, si Dieu nous a fait à son image, Dieu n'est pas très photogénique.

Tout amour considéré, je t'accorde le monopole de la passion. C'est toi le plus intense de nous deux, mon cher Ovide. Si on dit que l'intensité avec laquelle on aime quelqu'un est trop souvent inversement proportionnelle à l'intensité du dégoût que l'on éprouve pour soi, je me demande comment tu arrives à tolérer la turbulence en toi. Se tuer pour aimer... Vraiment, tu me surprends Ovide. J'avais raison de ne pas vouloir te faire ressentir, au départ... Sacré petit sismographe va ! Vraiment, fallait le faire !

Attraper volontairement la grande maladie d'amour moderne auprès d'un pauvre écorché aléatoire pour mieux unir ta vie à celle d'Honey-Comble... Je me demande maintenant qui est le plus mielleux de vous deux. Une fois, quand j'étais petite, j'ai cherché à attraper la grippe d'une amie en partageant nos ustensiles à l'école parce que je voulais que ma mère me garde à la maison pendant quelques jours. J'ai attrapé toute une grippe, mais ma mère m'a bourré d'aspirines et m'a quand même envoyée à l'école. Ma complice a bien ri de moi et m'a fait cadeau de sa boîte de mouchoirs. Je me demande si Honey en fera autant pour toi.

Toute amitié considérée, j'espère que tu accepteras le marché que je t'ai proposé et que tu ne jetteras pas tout par la fenêtre. J'ai hâte de te lire. Sinon, Honey te lira... Chose certaine, vous ne guérirez pas l'un de l'autre. Et lorsque votre maladie arrivera à son terme, ce sera moi, l'héritière de nos lettres, qui aura à leur attribuer un ordre.

C'est ici que je signe cet échange littéraire cher ami, en espérant que ce n'est pas raté.

Nous sommes les lettres, il n'y a pas d'enveloppe et le timbre n'est jamais de nous.

Ta Vava qui t'aime

L'analyse du vide postmoderne

1. Les origines et la définition du vide postmoderne

La désolation est acceptable quand elle naît de soi, du refus d'être annulée.
Elle est et sera toujours inacceptable quand elle est liée à la loi, au vide,
à l'arbitraire qui porte de moins en moins son nom.
Il y aura à écrire sur le vide ou sur les tremblements face à la loi.¹²

Chercheurs et penseurs de toutes les disciplines ont pris et continuent de prendre position vis-à-vis du postmodernisme. Or, les ouvrages se donnant pour mission de le circonscrire passent plus de temps à déterminer les difficultés de définir un tel courant qu'à donner des éléments de définition clairs et précis.

Selon Janet M. Paterson, s'il plane un flou sur le « postmoderne » c'est parce qu'il est polysémique, qu'il décrit des phénomènes multiples et qu'il «se caractérise [...] par son extension dans de nombreux domaines¹³ ».

Dans son article « Le postmodernisme québécois - tendances actuelles », Janet M. Paterson établit que les notions servant de cadre théorique au postmodernisme québécois ne sont pas toutes d'origine littéraire¹⁴. En effet, elle s'inspire fortement des travaux de Jean Baudrillard (sociologue français) et de Jean-François Lyotard (philosophe français) dans ses analyses. Elle soutient d'ailleurs que le postmodernisme est notamment « nourri par des théories philosophiques [et qu'il] ouvre la lecture à la problématisation du sens dans de vastes contextes socioculturels¹⁵ ». Janet M. Paterson soutient aussi « que si le mot existe aujourd'hui au Québec, c'est [...] sous l'influence des écrits de Lyotard¹⁶ ». Dans *La condition postmoderne*, Lyotard affirme qu'« en simplifiant à l'extrême, on tient pour "postmoderne" l'incrédulité à l'égard des métarécits¹⁷ ». À partir de cette remarque, Janet M. Paterson définit le postmodernisme comme étant « un savoir hétérogène qui

¹² France Théorêt, *op. cit.*, p. 67.

¹³ Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 9.

¹⁴ *Id.*, « Le postmodernisme québécois - tendances actuelles », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 78.

¹⁵ *Ibid.*, p. 84.

¹⁶ Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, *op. cit.*, p. 3.

¹⁷ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 7.

remet en question tant les grands discours philosophiques, historiques et scientifiques que les systèmes de pensées annexés aux notions de consensus ou de vérité logocentrique¹⁸ ».

Selon Janet M. Paterson, l'intertextualité, le mélange des genres, l'autoreprésentation et les jeux de langage, l'hétérogène, le métissage et l'altérité¹⁹ constituent les axes d'interrogation du postmodernisme. Par ailleurs, un autre axe d'interrogation explorant la notion paradoxale de la fin de l'histoire m'intéresse particulièrement, car il rejoint ce que j'ai illustré dans mon roman épistolaire. Certains théoriciens tels que Jean Baudrillard « perçoivent la fin de l'Histoire en fonction d'une amnésie qui est en train d'effacer la conscience collective [alors que pour] Barthes, Lyotard et Paul Veyne, c'est la question, non pas de la fin, mais de la légitimation de l'Histoire comme récit véridique, objectif et scientifique, qui fait l'objet de sérieuses interrogations²⁰ ».

En accordant plus de pouvoir à la subjectivité, le postmodernisme a aussi légitimé l'incrédulité à l'égard des métarécits. Par métarécit, j'entends, comme Lucie-Marie Magnan et Christian Morin, « les grands discours philosophiques et politiques, tel celui de l'Histoire²¹ » qui sont aujourd'hui remis en question. En effet, le postmodernisme a la particularité d'interroger une grande quantité de discours qui ont régi jusqu'ici notre monde :

Un des fondements du postmodernisme [...] réside sans doute dans les perpétuelles interrogations qui l'accompagnent. Avec lui tout est remis en question. Il jette un regard immanquablement critique et parfois caustique sur ce que l'on avait tenu pour acquis avant lui ; discours de l'Histoire, objectivité supposée des sciences exactes en opposition à la subjectivité reconnue des sciences humaines, idées reçues, clichés et stéréotypes deviennent autant d'objets que le texte littéraire interroge et s'amuse souvent à revisiter²².

¹⁸ Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, op. cit., p. 1.

¹⁹ Janet M. Paterson, « Le postmodernisme québécois - tendances actuelles », art. cité, p. 81-84.

²⁰ *Ibid.*, p. 82.

²¹ Lucie-Marie Magnan et Christian Morin, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Québec, Nuit Blanche, 1997, p. 22.

²² *Ibid.*, p. 24.

Par ailleurs, la sociologue Diane Pacom estime que la théorie de la socialité postmoderne se regroupe en deux grands champs de recherche : « l'un philosophique portant sur le développement de la pensée sociale et politique contemporaine et l'autre plus sociologique qui traite de la culture, de l'imaginaire social et de l'art²³ ».

Lorsque l'on parle de société postmoderne, quelques questions récurrentes sont fréquemment soulevées, soit celles de l'hétérogénéité, de la conformité, du pluralisme, de l'éclectisme et de la subjectivité²⁴. Toutefois, force est de remarquer que d'autres thèmes plus inquiétants s'y rattachent encore plus souvent, tels que l'hyperconsommation aliénante et l'individualité souveraine au détriment de la collectivité et du souci de l'autre²⁵. Plusieurs analystes tels que Jean Baudrillard, Arthur Kroker, David Cook et Pierre Nepveu possèdent une conception essentiellement noire et nihiliste de ce courant de pensée, car il se rattache, selon eux, « à des images et des thématiques de décadence, de ruine et de mort²⁶ ». À cet égard, Janet M. Paterson observe que le postmodernisme correspond davantage à une esthétique pessimiste de sclérose contemporaine qu'à une esthétique plurielle²⁷. Quant à Gilles Lipovetsky, il dénonce l'ambivalence qui plane sur le courant et sur le douloureux progrès dont il témoigne. Il déplore notamment le fait qu'on ne puisse décider, par exemple, si l'ère actuelle correspond à l'« épuisement d'une culture hédoniste [...] ou [au] surgissement d'une nouvelle puissance novatrice ; [à la] décadence d'une époque sans tradition ou [à la] revitalisation du présent par une réhabilitation du passé ; [à la] continuité nouvelle manière dans la trame moderniste ou discontinuité²⁸ ».

En s'inspirant des travaux de Hal Foster, Diane Pacom divise en deux grandes catégories les penseurs du postmodernisme : les « postmodernistes de réaction » et les

²³ Diane Pacom, «La querelle des modernes et des postmodernes», *Possibles*, vol. 3, hiver 1989, p. 56.

²⁴ Yves Boisvert, *op. cit.*, p. 22.

²⁵ *Ibid.*, p.29-30.

²⁶ Janet M. Paterson, «Le postmodernisme québécois - tendances actuelles», art. cité, p. 82.

²⁷ *Ibid.*, p. 83.

²⁸ Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p. 89.

« postmodernistes de résistance²⁹ ». Les postmodernistes de réaction estiment que l'humanité est parvenue non seulement à la fin d'une époque mais à la fin des temps. Apocalyptiques dans leurs discours, les tenants de cette école affichent leur scepticisme face à l'avenir et sont nostalgiques des décennies précédentes. Ils croient fermement que le monde a mal vieilli et qu'il est parvenu à sa fin. Selon eux, l'hyperconsommation qui le régit nous a poussés à vivre dans l'urgence, le mensonge et l'artifice. Ne vivant même plus dans l'espoir d'un changement, ils « se donnent comme seul objectif de combattre les chimères politiques et d'aiguiser la lucidité du monde sur l'horreur et l'irréversibilité de la situation actuelle³⁰ ». Quant aux postmodernistes de résistance, ils perçoivent le monde sensiblement de la même façon, c'est-à-dire qu'ils oscillent eux aussi entre un passé lourd de déconvenues et un avenir qui se veut incertain, en plus de rejeter les mythes et utopies sur lesquels s'appuie la société occidentale actuelle. Mais à la différence des postmodernistes de réaction, les postmodernistes de résistance ressentent un tragique sentiment à l'égard de l'anéantissement du monde et sont désireux d'attribuer une part de sens au désordre qui les entoure. Désillusionnés à l'égard de la société postmoderne, ils la croient en proie à l'affolement, à l'apathie, à la déconvenue, au désenchantement et à la désérotisation. Toutefois, bien que le portrait qu'ils nous dressent soit peu réjouissant, les postmodernistes de résistance gardent espoir que les populations actuelles « se fixent dans le présent et [qu'elles] essayent de gérer tant bien que mal un réel chaotique³¹ ».

Par ailleurs, le préfixe « post » nous indique clairement que nous sommes dans une période de l'« après ». Nous vivons, encore aujourd'hui, dans ce qui a suivi les grandes révolutions des années soixante-dix (révolution féministe, révolution sexuelle, révolution homosexuelle, etc.) et nous assumons toujours les conséquences des libérations qu'elles ont suscitées. Nous sommes dans un douloureux prolongement du

²⁹ Diane Pacom, art. cité, p. 62.

³⁰ *Ibid.*, p. 64.

³¹ *Ibid.*, p. 67.

« post » que Jean Baudrillard nomme « après l'orgie³² ». Selon cet essayiste, l'état actuel des choses est celui de l'orgie. Notre temps, c'est l'éclatement; un « moment explosif de la modernité, celui de la libération, dans tous les domaines. Libération politique, libération sexuelle, libération des forces productives, libération des forces destructrices, libération de la femme, de l'enfant, des pulsions inconscientes, libération de l'art³³ ». Seulement, un mouvement libérateur tel que celui que nous avons vécu ne peut se prolonger indéfiniment ; il ne peut survenir qu'une seule fois et cette période est passée. Cependant, même si nous nous sommes affranchis de ce qui nous opprimait auparavant, nous continuons à exiger la libération. Même après trente ans, nous ne sommes pas passés à autre chose. Au contraire, nous nous sommes limités, voire figés, dans notre quête de liberté. Nous ne pouvons que simuler l'orgie et la libération, tourner en rond ou encore, avancer à toute vitesse dans le vide :

Mais en réalité nous accélérons dans le vide parce que toutes les finalités de la libération sont déjà derrière nous et que ce par quoi nous sommes hantés, obsédés, c'est par cette anticipation de tous les résultats, par la disponibilité de tous les signes, de toutes les formes, de tous les désirs³⁴.

Comme le souligne Baudrillard, nous vivons désormais dans une ère faite de répétition. Les utopies auxquelles nous aspirions tant (la liberté sexuelle, la liberté démocratique et la liberté féministe) sont maintenant choses accomplies, mais nous préférons encore « les hyper-réaliser dans une simulation indéfinie. Nous vivons dans la reproduction d'idéaux, de fantasmes, d'images, de rêves qui sont désormais derrière nous, et qu'il nous faut cependant reproduire dans une sorte d'indifférence fatale³⁵ ». Dans notre société où même le sensationnalisme extrême s'épuise, tout devient rapidement banal et insignifiant.

Il va sans dire que la gestion de cette réalité ne se fait pas sans mal. Comme il

³² Jean Baudrillard, *La transparence du mal - Essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Éditions Galilée, 1990, p. 11.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p. 11-12.

devient de plus en plus difficile de s'extirper du cycle ennuyeux de la répétition et de trouver de la nouveauté qui saurait nous « réenchanter », nous éprouvons un mal de vivre dans lequel nous nous sentons blasés, désenchantés et surtout, vides.

Plusieurs facteurs contribueraient à alimenter notre sentiment de vide. Selon Charles Taylor, nous souffririons de trois grands malaises existentiels. Le premier correspond à « une perte de sens [causée par la] disparition des horizons moraux³⁶ ». L'individualisme omniprésent dans notre société doit son origine à la critique moderne du critère de vérité. Toujours selon Taylor, nous aurions assisté, vers la fin du XX^e siècle, à la disparition de vérités universelles qui auraient mené à la fin des métarécits (au Québec, on peut facilement penser à celui de l'Église) et à une forme de nihilisme évacuant toute croyance et poussant au repliement sur soi. La croyance dans les métarécits a été remplacée par une attitude pragmatique qui promeut les microrécits. Par opposition aux métarécits, les microrécits constituent une « multitude de petits récits qui édictent leur propre norme [et qui évoluent] continuellement en parallèle avec une multitude d'autres³⁷ ». Il s'agit de vérités partielles. Étant donné que celles-ci s'affrontent, les discours ont peine à perdurer dans le temps et la vie se centre sur le présent (d'où le fameux slogan *no future*³⁸). Ce changement capital pousse les individus vers un état de crise puisque les repères, les vérités et les normes varient d'une personne à l'autre. « Une norme sociale ne peut être maintenue que si elle repose sur un certain consensus : lorsque chacun élabore ses propres normes, il est difficile de tendre vers ce consensus³⁹ ». Toutes les vérités étant devenues partielles, chacun devient en proie à l'incertitude : « La fin “des grands récits” [...] a favorisé le développement de l'attitude antidogmatiste, tant vénérée par les défenseurs de la démocratie post-

³⁶ Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1992, p. 22.

³⁷ Yves Boisvert, *op. cit.*, p. 43-44.

³⁸ *Ibid.*, p. 79.

³⁹ *Ibid.*, p. 43.

moderne, mais, de l'autre, a généralisé une certaine forme de névrose collective⁴⁰ ». En offrant des croyances en vrac, notre société ne prône plus l'adhésion à des valeurs communes, ce qui mène au second malaise, soit à la toute-puissance de l'individualisme. Ainsi, la « culture contemporaine [...] encourage une compréhension exclusivement personnelle de l'épanouissement de soi et [...] n'accorde aux diverses associations et communautés auxquelles participe l'individu qu'une signification purement instrumentale⁴¹ ». Cette nouvelle réalité provoque l'effacement d'un esprit de cohésion dans la société, la laissant fragmentée. Bref, un phénomène général de solitude collective, que Jean Baudrillard qualifie de « vide social », d'« assemblage sous vide de particules individuelles » et de « trou noir ou le social s'engouffre⁴² », est engendré. Désormais, nous nous retrouvons seuls dans notre quête de la vérité. « Chacun est renvoyé à soi. Et chacun sait que soi est peu⁴³. » Il s'ensuit donc un repliement sur soi collectif dans lequel chacun souffre d'un mal de vivre lié à un individualisme radical menant à l'évacuation des idéaux et à un rétrécissement de la vie.

Par ailleurs, lorsque la vie se centre sur le présent et que la crédibilité de tous les discours est menacée, un autre malaise, de nature plus intime, semble inévitable. Le nouveau mode de vie « amène les gens à vivre à partir d'engagements éphémères à l'égard d'autrui. [Le] contractualisme éphémère [...] permet à l'individu de se désengager rapidement dès que la relation ne convient plus à sa disponibilité émotionnelle et quotidienne⁴⁴ ». Ainsi, la règle de l'engagement est discréditée voire réfutée à la faveur d'un intérêt commun et toujours grandissant pour les relations superficielles et brèves

⁴⁰ *Ibid.*, p. 60.

⁴¹ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 59.

⁴² Jean Baudrillard, *À l'ombre des majorités silencieuses*, Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1982, p. 9.

⁴³ Jean-François Lyotard, *op. cit.*, p. 30.

⁴⁴ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 62.

vécues avec intensité. De plus, en ayant l'hyperconsommation au cœur de leurs valeurs, les gens sont devenus de moins en moins tolérants à l'égard de ce qui s'éloigne de la nouveauté : nous savons que quelque chose de mieux est toujours prêt à être consommé ailleurs. Lorsque nous sommes confrontés à l'insatisfaction amoureuse, nous agissons selon les normes de l'hyperconsommation. Notre premier réflexe « consiste bien sûr à chercher de nouveaux objets de consommation⁴⁵ ». Toujours selon Yves Boisvert, la consommation serait étroitement liée au bien-être des gens puisqu'elle « se veut la voie idéale pour atteindre le plaisir. Elle engendre donc un individualisme pur, débarrassé des anciennes valeurs métaphysiques⁴⁶ ». L'amour n'y échappe pas. Ainsi la relation amoureuse est devenue « secondaire par rapport à la réalisation de soi de chaque partenaire. Dans cette perspective, les liens inconditionnels, faits pour durer toute la vie, perdent leur sens⁴⁷ ».

Enfin, plusieurs individus se trouvent en constant décalage avec les idées et les valeurs de leur époque et adhèrent très mal à cette nouvelle réalité conjugale faisant d'eux des objets éphémères de consommation et les forçant ainsi à vivre dans l'urgence. De plus, ils semblent dans l'incapacité de s'adapter à l'avènement de l'individualisme. Bref, ils sont aux prises avec leur vide postmoderne tissé de désenchantement amoureux, de solitude et de vague à l'âme qu'ils essaient d'apprivoiser tant bien que mal.

Dans cet ordre d'idées, plusieurs écrivains québécois liés à la génération dite de la « déprime⁴⁸ » ont mis en scène, dans les années quatre-vingt-dix, des personnages qui, à la manière des postmodernistes de réaction ayant renoncé à investir la réalité d'un sens viable, témoignent du vide de sens et d'amour qui leur apparaît comme étant la

⁴⁵ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, Paris, Gallimard, 2006, p. 147.

⁴⁶ Yves Boisvert, *op. cit.* p. 30.

⁴⁷ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 59-60.

⁴⁸ François Busnel, art. cité, p. 102.

seule évidence de leur époque. J'analyserai plus loin les œuvres de trois de ces romanciers et je parlerai davantage du mal d'amour postmoderne. Pour l'instant, définissons le vide amoureux.

2. Le vide amoureux

« Une femme vide devant une télévision vide dans une chambre vide qui sent pas bon.
C'est-tu ça qu'on appelle une vie bien remplie ?⁴⁹ »

La vacuité amoureuse est étroitement liée au choc que produit un nouveau mode de vie qui rejette brutalement les anciens modèles conjugaux. L'amour est si émancipé qu'il laisse planer un flou sur sa propre nature. En plus de varier d'une personne à l'autre, les cadres qui le définissent sont élargis à l'extrême, à tel point qu'il pousse à l'excès la liberté, l'indépendance, l'autonomie et l'indifférence des personnes. « Le mot "amour" aujourd'hui s'applique à peu près à tout, sauf à l'attrait irrésistible qui emporte un individu vers un autre. Et "sexe" est un terme vaguement scientifique, d'ailleurs timide, pour dire seulement que les êtres humains ont certains besoins corporels⁵⁰ ». La sexualité est aujourd'hui désinvestie de ses dimensions érotique, spirituelle, voire sacrée. Selon Allan Bloom – philosophe américain qui juge sévèrement la vulgarité de notre époque en réinvestissant le discours amoureux de sa sensibilité, de sa dignité et de sa poésie en nous offrant ses lectures de Rousseau, Shakespeare, Platon, Tostoï, Stendhal, Austen, Montaigne et Flaubert –, le désenchantement de notre époque s'accompagne d'un phénomène de « désérotisation⁵¹ » attribuable à plusieurs facteurs. Bloom blâme notamment « [la] science réductionniste et matérialiste qui interprète inévitablement éros comme "le sexe" [et] l'atmosphère engendrée par "la mort de Dieu", qui n'épargne pas ce dieu subordonné, Éros⁵² ».

Au Québec, avec la Révolution tranquille et l'avènement de la libération sexuelle, plusieurs ont voulu connaître la « totalité du désir et de son accomplissement en chacun de nous, masculin et féminin simultanément, sexualité rêvée, assomption du désir au-delà de la différence des sexes⁵³ ».

Toutefois, selon Jean Baudrillard, l'accomplissement de l'utopie sexuelle n'aurait jamais eu lieu⁵⁴. En cherchant à la vivre, nous aurions non seulement réussi à scinder le

⁴⁹ Michel Tremblay, *Albertine en cinq temps*, Montréal, Leméac, 1984, p. 101.

⁵⁰ Allan Bloom, *L'amour et l'amitié*, Paris, Éditions de Fallois, 1996, p. 9.

⁵¹ *Ibid.*, p. 12

⁵² *Ibid.*

⁵³ Jean Baudrillard, *La transparence du mal - Essai sur les phénomènes extrêmes*, op. cit., p. 19-20.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 19.

sexe et l'amour pour que l'un s'épanouisse au détriment de l'autre, mais nous aurions aussi dissocié le corps de l'âme. Nous l'aurions dépouillé de tout érotisme pour mieux le limiter à son caractère sexuel :

Jadis, le corps fut la métaphore de l'âme, puis il fut la métaphore du sexe, aujourd'hui il n'est plus la métaphore de rien du tout, il est le lieu de la métastase, de l'enchaînement machinique de tous ses processus, d'une programmation à l'infini sans organisation symbolique, sans objectif transcendant, dans la pure promiscuité à lui-même qui est aussi celle des réseaux et des circuits intégrés. [...] Quand tout est sexuel, rien n'est plus sexuel, et le sexe perd toute détermination⁵⁵.

Ainsi sont nés l'amour libre, les relations ouvertes et tous les nouveaux modèles conjugaux souvent dépourvus de contraintes et, surtout, d'affectivité. Par conséquent, nous vivons de plus en plus des « relation[s] de surface, où [nous] gliss[ons] l'un par rapport à l'autre, craignant de déclarer son amour pour toujours, comme si aimer était honteux, dépassé ou réservé aux adultes dont on ne veut pas faire partie⁵⁶ ». Il vaut mieux aujourd'hui faire preuve de retenue, voire cacher nos sentiments :

Cacher : figure délibérative : le sujet amoureux se demande, non pas s'il doit déclarer à l'être aimé qu'il l'aime (ce n'est pas une figure de l'aveu), mais dans quelle mesure il doit lui cacher les « troubles » (les turbulences) de sa passion : ses désirs, ses détresses bref, ses excès (en langage racinien : sa fureur). [...] L'excès, la folie, ne sont-ils pas ma vérité, ma force ? Et si cette vérité, cette force, finissaient par m'impressionner ? Mais, d'un autre côté, je me dis : les signes de cette passion risquent d'étouffer l'autre. Ne faut-il pas alors, précisément parce que je l'aime, lui cacher combien je l'aime⁵⁷ ?

De nos jours, avouer spontanément sa flamme n'est pas très à la mode. D'une part, celui qui affiche ainsi de tels sentiments est vulnérable, car il s'éloigne des valeurs de liberté tant véhiculées par notre société postmoderne pour mieux se rapprocher de celles d'un passé qui se voulait synonyme d'oppression. D'autre part, dans un monde où l'émotivité se veut de plus en plus suspecte, dire « je t'aime » peut être malvenu ou pour le moins déplacé, voire violent⁵⁸. Selon Pascal Bruckner et Alain

⁵⁵ *Ibid.*, p. 15-17.

⁵⁶ Tony Anatrella, *Le sexe oublié*, Paris, Flammarion, 1993, p. 231.

⁵⁷ Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 51-52.

⁵⁸ Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *op. cit.*, p. 126.

Finkielkraut, le verbe aimer est le lieu de l'union entre deux pronoms personnels :

« je » et « tu ».

En un sens, le verbe aimer n'est que la copule qui unit les deux pronoms : je et tu. Sous leur innocence linguistique ces signes vides véhiculent la plénitude d'une responsabilité. Ils investissent les êtres qu'ils désignent et les transforment en partenaires. Disant « je t'aime », il s'agit à la fois pour moi d'avoir barre sur l'Autre et de le mettre à égalité. Car mettre à égalité, traiter l'Autre en alter ego, lui offrir la tentation d'un contrat amoureux, c'est dans l'accord même l'exercice d'un pouvoir par lequel il se lie à la parole donnée : il se trouve inclus dans cette parole que je lui donne pour qu'il la prenne, s'y prenne et s'y tienne en me la rendant. Il y a une violence de la réciprocité, et la formule « je t'aime » combine indécidablement l'allergie et l'effusion, la suffocation sentimentale et le désir totalitaire d'absorber l'objet dans l'immanence d'un pacte aux termes clairs⁵⁹.

Ainsi, on préférera calculer et attendre le bon moment pour dire « je t'aime » ou tout simplement sauter cette étape pour mieux passer à l'acte. De cette façon, on se défait de l'engagement, élément qui serait le fondement d'une relation selon Allan Bloom : les relations contractuelles « sont fondées sur des “engagements” comme dans l'expression : “Je ne suis pas prêt à prendre un engagement.” C'est là un terme vide, puisqu'il implique qu'un lien ne peut naître entre les hommes qu'à partir d'un acte de pure liberté, sans motif⁶⁰ ». Enfin, aujourd'hui, on préfère se défaire de cet élément fondateur afin de mieux connaître une succession de liaisons brèves, intenses et sexuelles.

Bref, on a évacué les émotions et l'âme pour mieux faire place au corps. On a mis la sentimentalité de côté pour mieux exulter le sexe dans l'action comme dans la parole. « Le discours de la libération sexuelle a culpabilisé l'amour en tant que vécu, et l'a démodé comme écriture. S'il y a un romantisme aujourd'hui, il est libidinal et non plus sentimental. À la place de la passion, le désir; au lieu du cœur, le sexe⁶¹. » À cet égard, France Théorêt déplore le fait que nous ayons non seulement perdu la parole

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Allan Bloom, *op. cit.*, p. 11.

⁶¹ Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *op. cit.*, p. 121.

pour témoigner de l'amour, mais aussi l'écriture qui ne sait plus que décrire la solitude relative au vide d'amour :

Cette écriture aurait-elle le choix d'écrire la solitude ? Tout au plus pourrait-elle écrire les hasards amoureux autour d'une histoire mal commencée. [...] Il n'y a que des tensions autour du dire et du faire amoureux. Je n'ai pas de langue pour écrire l'amour⁶².

En outre, la rhétorique amoureuse aurait le plus souffert, selon Bloom, de la libération sexuelle⁶³. Comme nous avons rejeté l'émotivité dans nos rapports, nous parlons de sexe sans pudeur et avec détachement, froideur et indifférence, comme s'il s'agissait d'une chose banale. Toutefois, « pour s'aimer humainement, les partenaires doivent se parler⁶⁴ », mais ils ont peine à le faire, car ils n'ont plus les mots pour dire l'amour. De nos jours, les amants préfèrent plutôt parler du corps, car celui-ci commence désormais « par des préférences fondées sur ce que voient les yeux, et qui dépendent de certaines images idéales de la beauté corporelle⁶⁵ ». Le corps devient représentatif de toute la personne. Un sujet se limite « au domaine étroit où l'esprit canalis[e] la chair⁶⁶ ». Le corps devient une source d'exhibition première. Il faut parler de lui, se passionner pour lui, l'aimer, l'embellir et le perfectionner (à l'aide du bistouri si nécessaire⁶⁷). Cependant, lorsque le corps devient le nouveau visage de l'amour, le danger est de se limiter à lui.

Par ailleurs, ce nouveau culte du corps va de pair avec celui de l'hyperconsommation présent jusque dans les rapports interpersonnels. Nous vivons présentement « une profonde révolution silencieuse du rapport interpersonnel, [car] ce qui importe à présent c'est d'être soi absolument, de s'épanouir indépendamment des

⁶² France Théorêt, *op. cit.*, p. 87.

⁶³ Allan Bloom, *op. cit.*, p. 28.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 29.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁶ Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *op. cit.*, p. 122.

⁶⁷ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, *op. cit.*, p. 34.

critères de l'Autre⁶⁸ ». C'est précisément là que l'hyperconsommation intervient, car lorsque l'Autre déroge à notre idéal amoureux, nous sommes plus susceptibles de passer hâtivement à autre chose. Nous avons désormais recours à notre pouvoir d'achat pour combler le vide qui suit une déception sentimentale, car l'acquisition matérielle séduit le consommateur par l'émotion nouvelle qu'elle suscite chez lui. « La vérité est qu'il existe un lien intime, structurel, entre hyperconsommation et hédonisme : ce lien n'est autre que le changement et la nouveauté érigés en principe généralisé de l'économie matérielle comme l'économie psychique⁶⁹. » Ainsi, on se lance dans une folle course à la passion et on se met à consommer toutes sortes d'amours faciles mises à notre disposition par notre société hypersexualisée. Par exemple, avec Internet, le cybersexe, la pornographie et la prostitution virtuelle n'ont jamais été aussi accessibles, et planifier une rencontre sexuelle n'a jamais été aussi facile.

En tenant compte de ce qui précède, je vais étudier *Le principe du geyser* de Stéphane Bourgignon, *Marie-Hélène au mois de mars* de Maxime-Olivier Moutier et *Unless* d'Hélène Monette, de même que je vais effectuer un retour analytique sur *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 78.

⁶⁹ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 61.

3. Analyses

« Fuck le duo ! Vive le tout seul !⁷⁰ »

Dans leurs romans, les écrivains de la génération du « déprimisme » exposent le morcellement de l'existence aliénante de personnages meurtris, incompris, en mal d'amour et en proie à la lourdeur du quotidien. La société que ces romanciers décrivent « apparaît comme le produit d'un système qui a tout sacrifié à la consommation, broyant l'individu à mesure qu'empiraient les conditions de vie. Cette société est alors perçue comme une jungle hirsute peuplée de demi-vivants. Elle brille de toute son abjection⁷¹ ». « Les déprimistes » ne mettent pas de baume sur les plaies humaines dont ils témoignent; au contraire, ils préfèrent y tourner le fer. À la manière des postmodernistes de réaction, les tenants du « déprimisme » n'ont pas l'ambition de trouver un sens au chaos du monde qu'ils habitent ni de transformer l'obscurité qui les entoure en lumière.

[Les déprimistes] expriment tous le désarroi contemporain en reléguant l'espoir au rang de vestige sentimentaliste. [...] Il s'agit de montrer le monde « tel qu'il est », c'est-à-dire gris et morose. [...] Aux destins héroïques, les romanciers de la génération 90 préfèrent les galères de la marginalité. [...] Conscients de vivre dans une société complexe (multilingue et multiculturaliste), ces écrivains voient le monde s'écrouler autour d'eux. Ils décrivent le désarroi contemporain, la grande misère sexuelle de la fin du millénaire, les affres de la chute dans la drogue ou la zone. Leurs héros sont le plus souvent des désaxés en proie à la démence, au suicide, à l'impuissance. Accessoirement, à quelques perversions sexuelles⁷².

Par ailleurs, il importe de préciser que leur processus créateur ne relève pas, pour la plupart, d'un style typiquement postmoderne dans lequel priment l'intertextualité ou le mélange des genres, par exemple. Les trois romans à l'étude sont d'abord et avant tout postmodernes par les thèmes qu'ils exploitent. Ces œuvres témoignent d'un vécu contemporain en mettant en scène des hommes et des femmes souffrant d'un mal de vivre. De plus, les auteurs accordent une grande importance à la notion lyotardienne d'incrédulité à l'égard des métarécits.

⁷⁰ Marie-Sissi Labrèche, *Boderline*, Montréal, Éditions du Boréal, 2003, p. 42.

⁷¹ François Busnel, art. cité, p. 102.

⁷² *Ibid.*

Dans les romans de Stéphane Bourgignon et de Maxime-Olivier Moutier, le désenchantement est directement lié à l'échec amoureux. Bourgignon nous offre, dans *Le principe du geyser*, une réflexion sur les difficultés d'être en couple. Ce roman raconte l'histoire de la défaite amoureuse de Julien et d'Annie qui vivent en couple depuis plus de quatre ans et qui ont vu le quotidien atténuer la passion au fil du temps. La débandade de leur relation commence alors qu'Annie propose à Julien de prendre des vacances en célibataire, sur le bord de la mer, dans un cottage, afin que l'un puisse se reposer alors que l'autre prendra soin de leur fils, Antoine. Julien accepte un peu à contrecœur la proposition de sa conjointe et part seul en vacances. Peu après son arrivée à la mer, il rencontre Virginie qui lui fait des avances gênantes. Afin d'éviter de commettre l'irréparable, Julien rentre immédiatement à la maison et invente un prétexte pour justifier son retour précipité. Annie, doutant déjà de son couple, ne le croit pas et le soupçonne d'avoir eu une aventure avec Virginie qu'elle avait elle-même rencontrée la semaine précédente. Julien retourne au cottage, où il finira par commettre ce que sa conjointe l'avait accusé d'avoir déjà fait, ce qui conduira le couple à la rupture. Quelques jours plus tard, Annie, décidée à renouer avec son conjoint, revient voir Julien qui lui avoue son geste, ce qui pousse Annie à mettre un terme à la relation et à repartir aussitôt chez elle « en portant sur son dos toute la désillusion du monde⁷³ ».

Dans son roman, Bourgignon dénonce la société qui base l'amour sur l'idée de totalité et le style d'amour qu'impose le cinéma :

On attend tout de l'amour. C'est comme ça qu'on se retrouve avec rien. Et ça, on le doit au cinéma. [...] Dans les films, [...] ils s'aiment plus fort que tout, ils ont toujours la langue enfoncée dans la bouche de l'autre, et ils essaient de nous faire croire que ça peut durer toujours. [...] s'ils mettent autant d'énergie là-dessus, c'est que la réalité est infiniment plus triste. En vérité, si on arrête de croire au couple, tout s'écroule : la morale, l'économie, tout⁷⁴.

⁷³ Stéphane Bourgignon, *Le principe du geyser*, Montréal, Québec/Amérique, 2002, p. 180.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 43.

Bourgignon illustre « ces relations traduis[ant] les difficultés des jeunes couples modernes qui sont vite désabusés et qui démissionnent dès que surgit un problème majeur⁷⁵ ». Il témoigne de ces gens qui attendent trop de l'amour en le mettant sur un piédestal et en exigeant d'être alimentés par lui et non l'inverse. À travers la voix de ses personnages, Bourgignon nous dit que si l'amour ne perdure plus de nos jours, c'est qu'il est trop ténu, mal entretenu et, aussi, source de confusion. Comme nous l'avons observé précédemment, la réalité postmoderne base de plus en plus les relations sur l'épanouissement individuel des hommes et des femmes et sur l'idée de la sexualité, provoquant une dichotomie entre corps et âme, entre amour et sexe. Dans son roman, Bourgignon a « voulu attirer l'attention sur le sort des hommes, comme Julien, qui ont de la difficulté à vivre une relation stable avec une femme et qui sont condamnés à une souffrance, à une douleur extrême⁷⁶ », parce qu'ils oscillent entre ce que la société, promouvant l'individualisme, l'hypersexualité et l'hyperconsommation, leur prescrit et le désir de l'idéal fusionnel. Devant Virginie lui disant que « le lit et les bons sentiments, ça fait pas bon ménage⁷⁷ », Julien est pour le moins éberlué, lui qui, lorsqu'il fait l'amour à Annie, ne songe qu'à lui plaire et être à elle, corps et âme. Le principe dont parle Bourgignon est celui qui fait disjoncter celui qui est étouffé par la routine dépourvue de variété et de nouveauté dont parle Lipovetsky et qui a trop longtemps « privilégi[é] le néant, le retrait total du monde⁷⁸ ». Le romancier témoigne de la solitude et du vide qui prennent trop de place en amour. Il déplore le fait qu'après un certain temps, la solitude et

⁷⁵ Aurélien Boivin, « Le principe du geyser ou une prise de conscience masculine », *Québec français*, n° 135, automne 2004, p. 97.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ Stéphane Bourgignon, *op. cit.*, p. 161.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 94.

la peur se substituent au désir. « Ce qu'on appelle l'amour, c'est un mélange de plusieurs ingrédients dont les deux principaux sont le désir et la peur de la solitude⁷⁹. »

Quant à Maxime-Olivier Moutier, il nous offre, avec *Marie-Hélène au mois de mars*, le récit de sa défaite amoureuse avec Marie-Hélène. Alors qu'au mois de mars 1995, il est interné à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke, le narrateur remonte dans le temps et nous décrit toutes les étapes de la déliquescence de son couple jusqu'à la trahison de celle qu'il aimait. Cette tragique nouvelle le pousse à porter atteinte à sa vie. Dès lors, la mort se substitue à l'amour. Elle est ce qui alimente le désenchantement et le discours du héros : « Autour de moi, je devine autant de vie que de mort. Mais davantage de mort. La mort comme une certitude⁸⁰. » Le roman se veut « un témoignage sur la mort ou du moins sur son voisinage (puisque cette dernière n'est finalement pas effective – mais le personnage de Maxime ne meurt-il pas de manière symbolique en même temps que son amour pour Marie-Hélène ?)⁸¹ ». Prisonnier de sa chambre et surveillé par des professionnels de la santé mentale qui le comprennent mal, Maxime est hanté par son douloureux présent et son sentiment de mort qui le submerge. Ne pouvant plus entrevoir la vie sans celle qu'il aimait et pris avec ses affligeants souvenirs, il habite un temps présent qui se veut celui de l'interruption et de la souffrance.

Le temps s'inscrit d'emblée dans une durée brisée, désormais scindée en un « avant » et un « après ». [...] L'après est essentiellement marqué par un présent qui ne cesse de densifier et qu'illustre à merveille le présent de la narration, de s'alourdir, pesant de tout son poids à la fois sur celui qui l'expérimente à corps défendant (et Dieu sait que le corps se défend, dans ce récit qui accumule pleurs, vomissement, tremblement, crise de colère, etc.), et sur l'écriture elle-même⁸².

⁷⁹ *Ibid.*, p. 82.

⁸⁰ Maxime-Olivier Moutier, *Marie-Hélène au mois de mars*, Montréal, Éditions Tryptique, 1998, p. 48.

⁸¹ Blandine Campion, « Compte rendu du livre *Marie-Hélène au mois de mars* de Maxime-Olivier Moutier », *Spirale*, n° 166, mai-juin 1999, p. 18.

⁸² *Ibid.*

C'est dans cette période de grande angoisse et de totale désillusion que le narrateur en viendra à constater que « ce qui change le monde, ce sont les rendez-vous ratés, les promesses oubliées, les balles perdues et les ambulances⁸³ ». Après un certain temps, le narrateur redeviendra plus rationnel, lui permettant de prendre du recul par rapport à ce qu'il vit sans jamais toutefois cesser de souffrir. Comme le souligne Blandine Campion, « à l'hébétude, à la colère, à la haine, succède [...] une distance réflexive qui cependant, à aucun moment du récit, ne coupe le protagoniste ou le lecteur du réel immédiat de la douleur⁸⁴ ». Enfin, c'est précisément cette rationalité qui lui permettra de canaliser sa souffrance dans son projet d'écriture.

Dans *Unless* d'Hélène Monette, la thématique du vide constitue également la trame de fond. Dans ce roman, l'auteure prête tour à tour la narration à ses personnages féminins, Unless, Milou et Red. Ces trois sœurs dépeignent le tableau désolant de Montréal. Pour sa part, Unless est une messagère qui croise les désenchantés de la ville sur le dos de Clothilde, sa bicyclette lui permettant de faire son métier. Le roman de Monette nous offre le portrait d'un drame familial dont les membres sont tous accablés par le vide postmoderne. La famille se constitue de Walter, le père atteint du cancer et dépassé par ce qui l'entoure ; d'Adélaïde, la mère dont l'irrévocable absence habite tous les membres de la triste famille ; de Milou, l'aînée artificiellement zen et calée dans ses théories du Nouvel-Âge ; de Chut, le frère psychotique qui se suicide ; de Red, la cadette aussi rouge que la colère; et finalement, d'Unless, le personnage central qui se fait la porte-parole du désenchantement de sa famille. Même si elle vit d'absolu, de désillusionnement et de solitude, et que la fatalité se fait présente autour d'elle, Unless aspire à la vie, tout comme le héros de *Marie-Hélène au mois de mars*. Unless se fait la

⁸³ Maxime-Olivier Moutier, *op. cit.*, p. 31.

⁸⁴ Blandine Campion, art. cité, p. 18.

porte-parole de tous ceux qui ne trouvent rien de romantique au vide : « Mais moi, au fond terrible de moi, je me suis trompée de siècle, le vide ne me séduit pas⁸⁵. » La narratrice plaide ici la cause de tous ceux qui souffrent des tares de la société et de son éthique de l'instant, ce *no future* dont nous avons parlé précédemment.

En outre, Unless défend la « génération sacrifiée » dont Chut, Milou et elle font aussi partie. Cette génération est composée des défavorisés de la trentaine écrasés par celle des « baby-boomers », et qui ont renoncé à s'intégrer à une société matérialiste qui ne veut pas d'eux⁸⁶. Comme Unless et ses sœurs vivent dans la pauvreté, leur existence se limite à l'instant présent, car elles doivent constamment survivre par elles-mêmes.

Comme ceux des deux autres romans, les personnages d'*Unless* sont indubitablement seuls. Étant issus d'une famille éclatée et dysfonctionnelle, ils affrontent le néant contemporain sans qu'ils puissent intervenir pour modifier le cours des choses. Pour parer à la « désindividuation⁸⁷ », la solitude et le vide, Unless traverse et retraverse la ville, de long en large, croisant des familles et des individus, sans pouvoir cependant resserrer les liens qu'elle tisse entre eux dans son esprit. Vava, Honey-Comble et Ovide-Lyre en font autant en fréquentant constamment des lieux de débauche et en passant d'un amant anonyme à un autre. Le mouvement, quel qu'il soit, serait le seul moyen d'échapper à l'inexistence, qui, elle, est liée à l'inertie. Comme le souligne Pierre Ouellet, habiter le quartier d'Unless, c'est « développer une passion pour l'extrême mouvement, le chaotique et l'émotif se rejoignant dans l'impossibilité à la fois objective et subjective, on pourrait dire urbaine et humaine, d'arrêter quoi que ce soit qu'on puisse reconnaître d'emblée ou identifier⁸⁸ ». Unless pédale avec acharnement afin de porter des messages

⁸⁵ Hélène Monette, *Unless*, Montréal, Éditions du Boréal, 1995, p. 23.

⁸⁶ Hervé Guay, « Détresse urbaine », *Le Devoir*, 9 septembre 1995, p. D7.

⁸⁷ Pierre Ouellet, « Ethos urbain. La pente, l'enclave et autres lieux de perdition », *Globe*, vol. 5, n° 1, 2002, p. 21.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 23.

anonymes et vides de sens à des individus qui sont aussi seuls qu'elle. Elle délivre, entre autres colis, une immense enveloppe qui prend des allures d'ailes de papillon à un homme se mourant du sida, seul dans sa chambre d'hôpital. Unless aimerait lui faire comprendre qu'elle le rejoint dans l'impitoyable solitude et qu'elle partage sa souffrance. Toutefois, l'heure n'est pas à la communication, ni à la profondeur, ni à la solidarité : « Gloire soit au solo, haré Narcisse, postmodernes, nous psy voilà. Les batteurs, l'abattue, c'était trois moi⁸⁹. » Il n'y a que le vide qui subsiste, à l'extérieur et à l'intérieur des gens. Comme le souligne encore Ouellet, Unless déplace « quelque chose, mais on ne sait quoi, peut-être rien ou presque rien. Une insignifiance, un vide, qu'[elle est] chargé[e] de porter et de retransporter, d'un bout à l'autre du paysage urbain, comme [si elle était] un pur dire sans objet, sans aucun dit ni non-dit à révéler⁹⁰ ».

Enfin, comme dans le roman de Maxime-Olivier Moutier, la mort est omniprésente dans *Unless*. Red, qu'Unless considère comme « la mort de la vie⁹¹ », risque sa vie tous les jours en se droguant continuellement. Toutefois, c'est Chut qui est le plus accablé par la fatalité. Incarnant « la vie de la mort⁹² » et craignant la société qui lui claque la porte au nez, il s'est emmuré dans le silence. Chut est un homme psychotique, suicidaire qui souffre du dysfonctionnement de sa famille. Chut ressent l'absence d'un père qu'il ne voit que pour se quereller et le terrible vide qu'a laissé le départ de sa mère : « Il y a toujours eu [...] un corps perdu, une femme absente, mortelle, la plus belle des belles, comme si c'était la seule. Ta mère. La disparue. Comme si c'était une présence. Ce vide⁹³. » Chut est un être seul qui décide de se suicider.

Dans *Unless*, [...] les causes du suicide ne se limitent guère à l'individu ou à sa famille et peuvent être détectées au niveau de la société. Il s'agit dans *Unless* d'une société urbaine

⁸⁹ Hélène Monette, *op. cit.*, p. 127.

⁹⁰ Pierre Ouellet, art. cité, p. 25.

⁹¹ Hélène Monette, *op. cit.*, p. 42.

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*, p. 70.

violente. On y trouve des drogues et prostitutions, viols et meurtres. [...] À plusieurs reprises Unless et Red [...] notent la pauvreté, la pollution, la guerre et d'autres maux de la société. [...] La dégradation s'y manifeste dans l'oppression de l'univers mise en scène dans [...] *Unless* [...] conformément d'ailleurs aux thèses de Durkheim et de Halbwachs selon lesquelles l'intégration et la cohésion caractérisent le milieu où l'on observe un taux de suicide élevé⁹⁴.

En se tuant, Chut dénonce le caractère insupportable de la vie des gens de sa classe sociale. Comme le souligne Irène Oore, « il s'agit [...] de modifier une situation apparemment sans issue par un acte désespéré⁹⁵ ». Tenant à la vie (même si elle n'a rien de reluisant), Unless voit dans la mort de Chut un terrible gâchis, un déficit d'amour, l'incarnation même du vide postmoderne : « Voilà l'absence révélée, le cratère du monde et la fosse. [...] Chut s'est trompé. Il n'avait pas à perdre la vie. C'était déjà dans l'air. Il n'avait qu'à tuer une toute petite chose en lui. Le néant. L'amour démun⁹⁶. » Le véritable coupable du meurtre de Chut serait donc le néant, le vide.

En ce qui concerne l'amour dans *Unless*, il n'est certes pas romantique, mais il semble un peu moins stérile que dans les deux autres romans. Unless évoque l'aridité amoureuse qu'elle a connue avant sa rencontre avec Sherpa (l'homme qu'elle aime), alors qu'elle était confrontée au vide d'amour et de sens que symbolise la dichotomie âme/corps des rapports amoureux postmodernes : « Et s'il n'y a pas d'âme en tant que telle, mais des corps qui rayonnent?⁹⁷ » Afin d'être de son temps, Unless a tenté, en vain, de suivre la mode du « tout vient en baisant⁹⁸ » et qui dissocie sexe et amour. Toutefois, en s'adonnant ainsi à des rencontres sexuelles dépourvues de sens, Unless a ressenti rapidement un atroce sentiment de vide : « Je ne suis pas centrée mais excavée. [...] Le complexe de Tristan dans tout ce postmoderne de l'abdication, ça vous déroute une

⁹⁴ Irène Oore, « Être ou ne pas être : le suicide dans *L'ingratitude* de Ying Chen, dans *Unless* d'Hélène Monette et dans *L'île de la merci* d'Élise Turcotte », *Dalhousie French Studies*, vol. 64, automne 2003, p. 50-52.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 52.

⁹⁶ Hélène Monette, *op. cit.*, p. 59-63.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 52.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 24.

tordue⁹⁹. » Ayant connu nombre de déceptions amoureuses, Unless craint de ne pas connaître le véritable amour, même si elle semble l'avoir déjà rencontré : « Sherpa, je l'ai fait reculer. Prend congé, mon corps. Ça ne peut pas aller. Mon âme est en retard. Je l'ai bousculé. Je voulais qu'il ait peur de ma vie¹⁰⁰. »

Tout compte fait, les romans des « déprimistes » se veulent des œuvres remplies de vérités poignantes et âpres, de détresses hurlantes; les personnages y oscillent entre la neurasthénie et la fatalité, entre la névrose et le tragique. Les diégèses de ces écrivains visent à mettre en relief le vide postmoderne et les maux de la société. Ces personnages sont coincés dans un monde où la solitude, la mort et le vide de sens et d'amour s'entrechoquent. L'espoir se fait rare dans ces œuvres chargées de décrire le chaos de la réalité actuelle, sauf dans le roman d'Hélène Monette. Dans le chapitre suivant, j'effectuerai un retour sur *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, en comparant mon roman à *Unless* qui a la particularité d'investir la réalité postmoderne d'une certaine part d'espoir et de partager un certain nombre de ressemblances avec mon roman épistolaire.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 79.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 68.

4. Retours et comparaisons

« La fée se trompe de conte et se retrouve sur les rives du Styx.¹⁰¹ »

Pour témoigner du vide d'amour, le thème de *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, j'ai choisi le genre épistolaire. Constituée de trois composantes principales, soit « le "je" (l'auteur), le "tu" (le destinataire) et le "lien" (ce qui est ou pourrait être entre l'auteur et le destinataire¹⁰² », la lettre d'amour se veut certes un moyen pour avouer sa passion à l'être aimé, mais elle est aussi le lieu de l'absence. En effet, il existe un lien entre l'absence, représentative du vide, et la lettre, définie comme « un écrit qu'on envoie à un absent pour lui faire entendre sa pensée¹⁰³ ». Selon Roland Barthes, l'absence est « tout épisode de langage qui met en scène l'absence de l'objet aimé – quelles qu'en soient la cause et la durée¹⁰⁴ ». La lettre d'amour contribue « à meubler le vide d'une séparation temporaire, volontaire ou obligée, entre deux amants¹⁰⁵ ».

Dans mon roman, Ovide-Lyre est celui par qui naît l'échange épistolaire; il l'initie pour exprimer ce qu'il ne peut dire à son amant en raison de leur séparation. Nostalgique d'une époque où l'exclusivité amoureuse et sexuelle avait encore un sens, Ovide-Lyre préfère la lettre, un moyen de communication plus traditionnel, au courriel. À l'heure où les vérités s'effritent, Ovide-Lyre choisit de s'exprimer par un moyen quelque peu dépassé pour notre époque, mais qui est tangible, vivant même, pourrais-je dire, ce qui lui permet d'assurer une certaine pérennité à son amour pour Honey-Comble.

Par le fait qu'elle est une conversation écrite - qu'il s'agit d'un texte écrit -, la lettre est une concrétisation matérielle et palpable de l'amour ; elle est un bien que l'on conserve précieusement. Cette matérialité confère à la lettre un statut particulier, puisqu'elle immortalise l'amour et en assure la permanence et la continuité¹⁰⁶.

¹⁰¹ Sarah Lebrun, « L'absurde », *Le lycanthrope 2*, Gatineau, Éditions Premières Lignes, 2008, p. 34.

¹⁰² Roch Hurtubise, « Être amoureux et le dire : à propos des rapports amoureux », *Revue internationale d'action communautaire*, n° 27, printemps 1992, p. 44.

¹⁰³ Marie-Claire Grassi, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998, p. 2.

¹⁰⁴ Roland Barthes, *op. cit.*, p. 19.

¹⁰⁵ Sophie Marcotte, art. cité., p. 94.

¹⁰⁶ Roch Hurtubise, art. cité., p. 43.

En outre, la lettre d'amour se veut aussi un lieu d'intimité dans lequel on peut exprimer librement ce que l'on ne peut dire de vive voix. Cela peut valoir aussi évidemment pour le courriel. Toutefois, celui qui rédige une lettre manuscrite est plus conscient, me semble-t-il, du poids des mots, de ses motifs et du geste de l'envoyer. Dans cette perspective, ce moyen d'expression diffère grandement du courriel ou de la cyberlettre. Bien que l'on ne sache pas si les lettres constituant *Sarcophages mon amour*, nous aurons vécu nous non plus ont été envoyées à leurs destinataires respectifs, leur entremêlement laisse supposer qu'elles ont survécu à l'épreuve du temps et qu'elles ont fini entre les mains de Vava. Même si l'on ne sait pas exactement ce qui est advenu d'Ovide-Lyre et de Honey-Comble, l'ordre des lettres est celui que Vava leur a attribué : « Et lorsque votre maladie arrivera à son terme, ce sera moi, l'héritière de nos lettres, qui aura à leur attribuer un ordre¹⁰⁷. »

Par ailleurs, la lettre a aussi la particularité de rendre prioritaire l'expression des sentiments, car « elle présente une unicité ou une quasi-unicité du thème : on ne parle que de son amour¹⁰⁸ ». Cette particularité contraste avec notre société où il faut parfois savoir modérer ses élans. Grâce à la lettre, Ovide-Lyre peut parler très longuement de son amour : « Mes je t'aime veulent t'écrire des lettres, beaucoup de lettres¹⁰⁹. » Il peut aussi le définir, le vivre et surtout le revivre, car la remémoration prend une grande place dans mon roman épistolaire. Comme le souligne Grassi, la lettre « n'est qu'un lieu de mémoire¹¹⁰ ». À tour de rôle, les personnages nous racontent leur passé constitué d'échecs amoureux. Par contre, si le passé est très important dans mon roman, le présent l'est tout autant, sinon davantage. « La lettre se place dans le temps du présent fragile

¹⁰⁷ *Sarcophages mon amour*, nous aurons vécu nous non plus, p. 58.

¹⁰⁸ Marie-Claire Grassi, *op.cit.*, p. 94.

¹⁰⁹ *Sarcophages mon amour*, nous aurons vécu nous non plus, p. 7.

¹¹⁰ Marie-Claire Grassi, *op. cit.*, p. 8.

marqué du sceau de l'attente. Elle se situe entre le passé révolu et le futur attendu, entre la nostalgie de la présence abolie et l'anticipation anxieuse d'un retour¹¹¹. » Décrivant un passé lourd de souffrance et de solitude et n'envisageant que très peu l'avenir, mes trois personnages vivent dans l'attente et l'éternel moment présent. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle leurs lettres ne sont pas datées. Comme elles ne sont pas marquées par le temps, les écrits s'inscrivent dans un présent sans fin.

Par ailleurs, la lettre illustre bien le paradoxe de notre époque qui veut que nous soyons des êtres prônant à la fois la liberté et l'individualisme tout en ayant un idéal de fusion amoureuse. Même si Ovide-Lyre a décidé d'écrire à Honey-Comble pour se rapprocher de lui, il ressent surtout son éloignement. En tentant de déjouer l'absence, Ovide-Lyre essaie de « retarder aussi longtemps que possible l'instant où l'autre pourrait basculer sèchement dans l'absence de la mort¹¹² ». Bien que la lettre semble favoriser la proximité, en réalité, elle ne fait qu'annihiler les échanges véritables entre les épistoliers, tout en créant une distance entre eux qui permet toutefois au texte littéraire de naître.

[Les] lettres creusent les distances et ruinent la possibilité d'un échange ou d'un engagement. Adressées, par la force des choses, à un autre absent, elles le disqualifient comme «un être de parole», elles font tout pour le faire disparaître encore plus. L'absence du destinataire est, dans tous les sens du terme, leur cause : elle les rend possibles et les justifie, mais elle en constitue aussi la fin. Au cœur de l'épistolaire, il y a un geste de destruction relationnelle, une activité mentale consistant à produire de la disparition, à faire surgir à la place d'un correspondant son ombre, ou à l'enfouir sous l'image qu'on s'en fait. Le geste de destruction se renverse ainsi paradoxalement en geste créateur : à l'interlocuteur absent doit se substituer une représentation. Plutôt que d'entretenir un rapport interlocutoire, on imagine l'autre, on pense à lui et on lui écrit pour le lui dire. [...] Mais il arrive que le travail d'imagination de l'autre devienne prioritaire, qu'il constitue le but du geste épistolaire¹¹³.

De fait, la lettre joue un rôle paradoxal. Elle accentue une situation qu'elle veut combattre. Les personnages de mon roman sont indubitablement seuls. En s'écrivant, ils contribuent à accentuer ironiquement leur solitude et à alimenter l'absence de leur

¹¹¹ *Ibid.*, p. 7.

¹¹² Roland Barthes, *op. cit.*, p. 22.

¹¹³ Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 111.

correspondant respectif. Selon Vincent Kaufmann, pour rendre légitime l'absence dont est imprégné le texte épistolaire, « [i]l faut, idéalement, un correspondant qui supporte cette absence, qui en soit le complice, qui s'identifie en quelque sorte à elle¹¹⁴ ». Dans *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, les épistoliers sont conscients que leur correspondant leur écrive en retour. Même si Honey-Comble ignore si Ovide-Lyre lui enverra ses lettres, il est au courant du projet d'écriture que s'est donné son amant.

Quant à Vava, elle est le personnage qui constitue l'embrayeur du triangle épistolaire. Elle est au courant du projet d'écriture de son ami. Le sachant déprimé et craignant qu'il ne commette l'irréparable en apportant avec lui toutes ses lettres, elle lui propose une sorte de pacte dans lequel elle lui offre le récit de ses ratures d'amour à condition que celui-ci remette le sien à Honey-Comble ou, encore, à elle-même. Pour elle, le respect de cette condition sert à compenser le fait qu'aucune lettre ne lui est adressée. De plus, s'étant brouillée avec Ovide-Lyre, elle ne s'attend pas à ce que celui-ci lui écrive. Dans sa première lettre, Vava revisite et déforme les contes de fées pour mieux les ancrer dans le réel. Son travail de déconstruction illustre bien le choc que produit une nouvelle réalité qui atteste un rejet brutal du passé. D'un côté, elle critique l'utopie de la société contemporaine qui croit à tort que ce rejet est instantanément garant du bonheur. D'un autre côté, elle désire aider ceux et celles dont l'amour brûle parce qu'il n'a pu être donné, dont la vie amoureuse n'a pas été à la hauteur de leurs vertiges de lecture. En mettant en scène une série d'êtres sclérosés vivant des histoires d'amour éphémères – notamment dans les textes mettant en scène Bébé Molle et Pet et Répète –, Vava se montre empathique à l'endroit des êtres qui ont soif de romance et d'absolu. Vava reconnaît que ses attentes et celles de son ami Ovide-Lyre sont irréalistes et démesurées.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 128.

« Admets aussi qu'on a trop fantasmé, qu'on a voulu vivre selon les vertiges qu'on nous avait promis, qu'on a espéré rencontrer LE vrai Arlequin des romances en lisant des romans d'amour pas possibles¹¹⁵. » Un peu à la manière de François Ricard, Vava convient que la vie ne comporte pas de contrat de lecture ni d'horizons d'attente.

Les livres ne sont pas la réalité, qu'il est donc fatal de vouloir vivre d'après eux. [...] Mais surtout, et à un autre niveau, leur aventure à la fois dramatique et risible illustre moins les méfaits de la littérature que ceux du désir et de la croyance au statut. Ils [nous] touchent parce qu'en eux se projette [notre] besoin de grandeur et d'amour. Mais encore parce qu'ils m'obligent à voir la fausseté de toute grandeur, l'illusion de tout amour¹¹⁶.

En admettant une telle condition, Vava déplore le fait que la nouvelle réalité amoureuse, évacuant toute forme d'engagement pour mieux prioriser et sanctifier le sexe, demeure discrète, tamisée et sous-entendue. Comme le cinéma et les romans d'amour continuent de nous en mettre plein la vue avec leurs dénouements heureux, il faut donc apprendre à vivre dans « un double mouvement où le caché et le montré tour à tour font surface [même si] c'est lourd, inefficace, et parfois douloureux¹¹⁷ ». À leur façon, Vava et Honey-Comble sont parvenus à apprivoiser la turbulence qu'entraîne forcément ce double mouvement. Tous deux voudraient qu'Ovide-Lyre prenne le parti de vivre malgré les déceptions, les deuils et le vide ambiant.

Vava n'écrit pas l'amour tel qu'on le connaît par l'entremise des contes et des romans d'amour. Son écriture consiste plutôt à placer ces genres devant un miroir déformant et à en offrir la réflexion à son ami pour lui montrer le mensonge dont sont imprégnés ces deux genres littéraires et les stéréotypes qui lui sont transmis comme une maladie contagieuse. En lui écrivant, Vava espère faire voir à Ovide-Lyre qu'elle partage son sentiment de vide mais ayant des valeurs plus conservatrices, celui-ci ne peut accepter le mode de vie d'Honey-Comble. À sa façon, Honey-Comble tente lui aussi

¹¹⁵ *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, p. 11.

¹¹⁶ François Ricard, «Éloge de la littérature», Laurent Mailhot, *L'essai québécois depuis 1845 - Étude et anthologie*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2005, p. 316-317.

¹¹⁷ France Théorêt, *op. cit.*, p. 67.

d'expliquer à son amant qu'il faut s'habituer aux formes contemporaines du couple et s'adapter aux deux impératifs qu'impliquent les nouveaux codes amoureux dont parlent

Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut :

Ne rien perdre, d'abord, c'est-à-dire garder la sécurité du couple sans pour autant s'enfermer dans le couvent sentimental qu'il présuppose. Épargner, ensuite ; ce qui signifie : ne pas tout donner à un seul être, vouloir des passions lacunaires, pas indexer l'amour sur l'idée de totalité. Ce savoir-vivre informulé est le dosage difficile d'une réticence et d'une donation¹¹⁸.

Ce nouveau code amoureux renvoie au « partenariat limité¹¹⁹ » dont parle Jean-Claude Kaufmann. Les modalités de ce partenariat « reposent toutes sur le caractère partiel de l'engagement, marqué par des espaces et des périodes de vie en solo maintenue : le couple est en pointillé¹²⁰ ».

Toutefois, atteint du syndrome du prince charmant et croyant toujours au fameux « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », Ovide-Lyre symbolise l'échec de l'adaptation au décalage existant entre deux traditions amoureuses. Son comportement traduit l'inadaptation à la société d'hyperconsommation dont parlent les postmodernistes de réaction et dans laquelle le corps, une fois dépouillé de son âme ou de son entité spirituelle, devient en proie à la désagrégation :

Pour [les postmodernistes de réaction], la scénarisation lugubre et cynique du moment postmoderne est occultée par la séduction perverse du processus de l'hyperconsommation dont la logique est régie par la fausseté et la simulation et dont le rythme est celui de l'affolement et de la panique. Cette situation se résume, selon eux, au spectacle horrifant et repoussant de la décomposition du corps mutilé de la civilisation occidentales (le SIDA leur apparaît être le *post-scriptum* de l'effondrement généralisé du tissu social)¹²¹.

Évidemment, ce n'est pas l'hyperconsommation qui est responsable de la perte d'Ovide-Lyre. Comme le souligne Lipovetsky, « l'échec n'est pas celui du consommateur, il concerne l'individu-sujet et son existence intime. [...] La civilisation de l'hypermarchandise a moins créé l'aliénation aux choses qu'elle a en accentué les désirs

¹¹⁸ Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *op. cit.*, p. 143.

¹¹⁹ Jean-Claude Kaufmann, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Nathan, 1999. p. 161.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ Diane Pacom, art. cité., p. 64.

d'être soi, la division de soi à soi et de soi à l'autre, la difficulté d'exister comme être sujet¹²² ». Ovide-Lyre ne peut accepter que son partenaire vive d'après les codes et les règles de la société d'hyperconsommation. Il contracte alors volontairement le virus du sida et le transmet à son amant qui est, pour lui, la source même de son mal. En posant un tel geste, Ovide-Lyre se sert de la solitude comme d'une arme et l'utilise contre celui qu'il aime, car il espère l'obliger à vivre l'exclusivité amoureuse et sexuelle avec lui.

Contrairement à Ovide-Lyre, Honey-Comble est le personnage qui illustre le mieux le détachement émotionnel de plus en plus de gens, « en raison des risques d'instabilité que connaissent de nos jours les relations personnelles. Avoir des relations individuelles sans attachement profond, ne pas se sentir vulnérable, développer son indépendance affective, vivre seul, tel serait le profil de Narcisse¹²³ ». Selon Lipovetsky, nous serions dans une époque de narcissisme, ce qui entraîne « un malaise diffus et envahissant, un sentiment de vide intérieur et d'absurdité de la vie, une incapacité à sentir les choses et les êtres¹²⁴ ». Ce malaise est aussi le lieu du paradoxe dont j'ai parlé précédemment. D'une part, si Honey-Comble accepte la solitude, c'est pour mieux se protéger. En prônant l'indifférence et en condamnant les sentiments et les grandes passions, Honey-Comble veut en finir avec la désillusion récurrente de ne jamais connaître de *happy end* amoureux.

En prônant le *cool sexe* et les relations libres, en condamnant la jalousie et la possessivité, il s'agit de climatiser le sexe, de l'expurger de toute tension émotionnelle et de parvenir ainsi à un état d'indifférence, de détachement, non seulement afin de se protéger contre les déceptions amoureuses mais aussi afin de se protéger contre ses propres impulsions qui risquent toujours de menacer l'équilibre intérieur¹²⁵.

D'autre part, en voulant vivre seul et tuer son désir, Honey-Comble ne fait que l'attiser.

Dès qu'il laisse Ovide-Lyre, Honey-Comble, regrettant sa décision, ressent le vide et

¹²² Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 156.

¹²³ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 85.

¹²⁴ *Ibid.*

¹²⁵ *Ibid.*, p. 86.

l'obligation de « reconstituer [sa] passion en macramé et d'y attribuer une nouvelle part de profondeur¹²⁶ ». Comme le souligne encore Lipovetsky, « non content de produire l'isolation, le système engendre son désir, désir impossible qui, sitôt accompli, se révèle intolérable : on demande à être seul, toujours plus seul et simultanément on ne se supporte pas soi-même, seul à seul¹²⁷ ».

Force est de constater que la société n'aspire pas tant à la concrétisation d'un détachement émotionnel qu'à se protéger contre la déconvenue. Par contre, l'espoir de connaître un amour vrai et fusionnel demeure présent. C'est d'ailleurs cette situation que Vava tente d'illustrer dans sa lettre mettant en scène une série de Pet et Répète. Bien que ces derniers aient recours à une panoplie de moyens pour effectuer des rencontres, ils ne parviennent jamais au bonheur. Cette situation s'explique par le fait que, derrière le détachement émotionnel généralisé, se cache la volonté de connaître l'amour. Toutefois, la capacité de tisser des liens solides et durables avec l'autre demeure déficiente en raison de l'individualisme qui veut que, dans un rapport interpersonnel, nous sommes non pas comblés avec l'autre mais indépendamment des critères de l'autre.

Hommes et femmes aspirent toujours autant [...] à l'intensité émotionnelle des relations privilégiées, mais plus l'attente est forte, plus le miracle fusionnel semble se faire rare et en tout cas bref. Plus la ville développe des possibilités de rencontres, plus les individus se sentent seuls; plus les relations deviennent libres, émancipées des anciennes contraintes, plus la possibilité de connaître une relation intense se fait rare. Partout on retrouve la solitude, le vide, la difficulté à sentir, à être transporté *hors de soi*; d'où la fuite en avant dans les «expériences» qui ne fait que traduire cette quête d'une «expérience» émotionnelle forte. Pourquoi ne puis-je donc pas aimer et vibrer? Désolation de Narcisse, trop bien programmé dans son absorption en lui-même pour pouvoir être affecté par l'Autre, pour sortir de lui-même, et cependant insuffisamment programmé puisque encore désireux d'un relationnel affectif¹²⁸.

Malgré tout, *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus* laisse place à l'espoir, tout comme *Unless*. En effet, il est possible d'effectuer un

¹²⁶ *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, p. 56.

¹²⁷ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 54.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 87. C'est l'auteur qui souligne.

rapprochement entre Vava et Unless, personnages se rejoignant par l'espoir qu'ils portent en eux. À sa façon, Vava nous ouvre la voie de l'espoir. « Il faut prendre l'imperfection pour normalité et cesser de perdre son temps à démasquer ce qui ne lui ressemble pas. Et après, peut-être pourrons-nous nous remettre à espérer¹²⁹. » En reconnaissant l'imperfection pour norme, Vava s'accorde le droit de se tromper et de recommencer si les choses tournent mal. Dans *Unless*, même si tous les personnages semblent appréhender une fin du monde qui ne survient jamais, l'héroïne a une irrévocable soif de vivre : « Je suis très pessimiste. L'atmosphère est pas endurable. Mais vous savez, j'aime la vie¹³⁰ ». Pour sa part, Vava nous dit qu'« il faut savoir laisser mourir son souffle sur le trottoir et apprendre à se passionner pour le béton de notre ville qui ne s'en peut plus de briller malgré la carence d'amour généralisée¹³¹ ». Les deux héroïnes affirment que même si la vie n'est que fatalité, elle doit être apprivoisée d'abord, puis affirmée et célébrée ensuite. En ce qui a trait au vide d'amour, Unless et Vava semblent avoir compris que « les intermittences de solitude, parfois souffrantes, souvent légères, ouvrent à la seule voie que [l'on] puisse saisir pour saisir l'amour¹³² ». En somme, les deux en viennent à constater que le vide, qu'il soit de nature sociale ou amoureuse, s'avère synonyme de vie. Vava et Unless reconnaissent qu'il est impossible d'échapper à l'éthique de l'éphémère et de l'instant puisqu'elle est indissociable de l'existence et parce qu'elle est la seule envisageable dans un monde où les gens ne croient plus aux matins qui chantent. Comme le souligne Yves Boisvert, l'ère postmoderne peut être aussi perçue avec optimisme, ce qui diffère du point de vue des postmodernistes de réaction et de la plupart des déprimistes.

¹²⁹ *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, p. 57.

¹³⁰ Hélène Monette, *op. cit.*, p. 79.

¹³¹ *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, p. 57.

¹³² France Théorêt, *op. cit.*, p. 88.

Les zones d'incertitudes de la vie sociale postmoderne favorisent une plus grande liberté pour les individus et les groupes. Cela vient replacer au cœur de la pensée postmoderne le slogan très à la mode chez les jeunes : le *no future*. Cette idée n'est plus à considérer comme une anomalie, mais plutôt comme une réalité avec laquelle on doit vivre. Ce *no future*, considéré sous son aspect positif, peut-être porteur de liberté. Pour qu'il en soit ainsi, il est nécessaire que l'être humain reste modeste et reconnaisse que la vie parfaite n'existe pas et n'existera jamais. Il devra ainsi se mettre à l'heure du pragmatisme et du réalisme¹³³.

Tout compte fait, j'aime croire que mon roman se veut plus près de l'espoir que du renoncement. Par son dialogisme, mon roman laisse au lecteur le choix de l'angle qui lui permettra de donner au couple le sens qu'il souhaite. De plus, si nous vivons dans l'ère de l'« après » et que tout a été libéré comme le dit Jean Baudrillard, cela vaut aussi pour l'espoir. Les personnages de mon roman sont habitués à vivre. Ils ont une dépendance à la vie. Leurs ratures d'amour répétitives ne les empêchent pas d'en exiger davantage, seule chose qu'ils puissent faire. Ils ne peuvent que continuer d'avancer vers l'espoir dans une course folle, car ils sont des gens de leur temps, des gens postmodernes, des gens du « post-espoir ». Comme nous l'indique Unless, son prénom fonctionne comme une directive : « J'ai un nom jouissif, qui recèle un paradoxe. Ça compense pour une vie où rien n'est donné. C'est comme si les gens, en prononçant mon nom, s'accordaient le bénéfice d'un prochain bonheur¹³⁴. » Une fois que l'on aura assumé cette marche à suivre, peut-être pourrons-nous entrevoir la lueur de l'après ou encore, le « post » du *no future*.

¹³³ Yves Boisvert, *op. cit.*, p. 68.

¹³⁴ Hélène Monette, *op. cit.*, p. 25.

Conclusion

Force est de constater qu'il existe plusieurs façons de témoigner du vide postmoderne et amoureux. L'oscillation entre l'individualisme et le désir de l'Autre, la société d'hyperconsommation, la perte de repères, la solitude, la désillusion et l'hypersexualité conditionnent le mal être contemporain dont témoignent les deux parties de ma thèse.

Au terme de ma double démarche créatrice et analytique, je souhaite, en guise de conclusion, faire état d'un certain nombre de remarques.

D'abord, j'ai compris qu'une grande partie de mon processus créateur relève d'un travail de déconstruction d'unités d'emprunt liées au thème de l'amour. Leur remaniement m'a permis de désamorcer différents stéréotypes littéraires. En transformant ces unités qui ne sont que des « propositions visant l'universalité d'une vérité en tant que probabilité¹³⁵ », j'ai pu mieux rendre compte de l'effritement des valeurs communes conduisant à l'absence de sens dont j'ai parlé précédemment. La manipulation de stéréotypes amoureux sert à signaler qu'il existe souvent un décalage entre la réalité et le résultat escompté, un écart qui peut susciter le désenchantement et une sensation de vide.

Par ailleurs, avec le recul, je suis maintenant en mesure d'observer une certaine évolution entre *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus*, mon premier roman, et la poésie que j'ai écrite précédemment. D'abord, il semblerait avoir une maturation chez mes personnages. Contrairement à ceux que je mettais en scène dans ma poésie, Vava-Cuitée, Honey-Comble et Ovide-Lyre sont beaucoup plus porteurs d'espoir. J'ai également remarqué une certaine évolution dans mon écriture. Alors que mes poèmes

¹³⁵ Daniel Castillo Durante, *Du stéréotype à la littérature*, Montréal, XYZ Éditeur, 1994, p. 29.

sont hermétiques, obscurs et chargés d'images lourdes, mon roman offre des images plus dépouillées.

Sur un autre plan, j'ai constaté que le succès de la rédaction d'une œuvre littéraire relève d'une organisation rigoureuse. Je me suis discipliné à toujours avoir avec moi le nécessaire pour écrire, car j'ai appris qu'il valait mieux se laisser commander par l'inspiration que de la provoquer. Ainsi, j'ai pu former un canevas littéraire d'une plus grande richesse et conserver seulement les passages les plus réussis. Selon moi, les lettres les mieux maîtrisées de *Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus* ont été écrites à l'improviste, dans des lieux inusités tels que le cinéma, la baignoire et, surtout, le lit. En effet, les meilleures déconstructions d'unités d'emprunt relèvent d'intuitions que j'ai pris la peine de transcrire dans un état de demi-sommeil.

La place qu'a prise l'onirisme dans mon roman a été ma plus grande surprise. Ce n'est qu'à la toute fin de mon analyse que j'ai constaté sa forte présence dans mes textes. Mes personnages témoignent tantôt de rêves qu'ils ont faits, tantôt de moments où ils étaient étendus dans un lit en compagnie d'un amant quelconque. J'ai également remarqué que le sommeil ne sert pas d'échappatoire pour fuir le vide. Dans la plupart des cas, il ne fait que l'attiser. J'ai aussi constaté que le titre de mon roman comprenait lui aussi une part d'onirisme. Le sarcophage n'est-il pas un lieu de repos éternel ? Cette constatation m'amène à croire qu'il y a des choses qui échappent à la conscience de l'écrivain, lors de son processus créateur.

En outre, je mesure mieux désormais l'importance de la relecture et de la réécriture qui, selon moi, doivent s'effectuer sur une longue période afin de permettre un certain recul sur le travail de création sans toutefois le compromettre ou le ralentir.

Sur le plan esthétique, mon choix de la lettre d'amour m'a fait prendre conscience qu'elle n'est pas un moyen d'expression figé ou dépassé et qu'elle peut encore servir à

témoigner de réalités très actuelles. Il m'a aussi permis d'incorporer certains éléments appartenant à d'autres genres littéraires tels que la poésie et la nouvelle. Bien que ces caractéristiques ne soient pas propres à la lettre, elles démontrent toutefois que l'épistolaire offre plusieurs possibilités scriptuaires et génériques.

Finalement, bien que la lettre m'ait permis de traiter du vide postmoderne avec beaucoup de liberté, j'ai l'impression que j'aurais pu aller plus loin dans mon exploration de ce thème. Je suis convaincu que ce mal être affecte aussi les enfants et les aînés. Ainsi, j'aurais très bien pu mettre en scène des personnages appartenant à divers groupes d'âge et mon roman aurait eu la particularité de multiplier les perspectives sur le vide postmoderne. De plus, j'aurais aimé explorer la dysfonctionnalité de certains types de pratiques sexuelles. Le portrait que j'ai fait de la période contemporaine est certes difficile, mais j'aurais aimé qu'il soit encore plus réel. J'aimerais décrire la réalité postmoderne dans un style plus cru, voire *trash*. C'est la raison pour laquelle j'envisage déjà la possibilité de témoigner davantage du vide amoureux par l'intermédiaire d'autres genres qui me donneraient la même liberté d'expression que l'épistolaire. Ainsi, je souhaite écrire un roman reposant sur l'hybridité des genres dans lequel s'entremêleraient lettres, courriels, cartes postales et cartes de souhaits.

Ma thèse ne constitue donc pas une fin en soi, mais la première étape d'un projet plus ambitieux.

BIBLIOGRAPHIE

1. Œuvres de fiction

- BOURGIGNON, Stéphane, *Le principe du geyser*, Montréal, Québec/Amérique, 2002.
- LABRÈCHE, Marie-Sissi, *Boderline*, Montréal, Éditions du Boréal, 2000.
- LEBRUN, Sarah, «L'absurde», *Le lycanthrope 2*, Gatineau, Éditions Premières Lignes, 2008.
- MONETTE, Hélène, *Unless*, Montréal, Éditions du Boréal, 1995.
- MOUTIER, Maxime-Olivier, *Marie-Hélène au mois de mars*, Montréal, Éditions Tryptique, 1998.
- TREMBLAY, Michel, *Albertine en cinq temps*, Montréal, Leméac, 1984.

2. Livres et articles théoriques

A. Livres

- ANATRELLA, Tony, *Le sexe oublié*, Paris, Flammarion, 1993.
- BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- BAUDRILLARD, Jean, *À l'ombre des majorités silencieuses*, Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1982.
- _____, *La transparence du mal - Essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Éditions Galilée, 1990.
- BLOOM, Allan, *L'amour et l'amitié*, Paris, Éditions de Fallois, 1996.
- BOISVERT, Yves, *Le postmodernisme*, Montréal, Éditions du Boréal, 1996.
- BRUCKNER, Pascal et Alain FINKIELKRAUT, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- CASTILLO DURANTE, Daniel, *Du stéréotype à la littérature*, Montréal, XYZ Éditeur, 1994.
- CORNILLE, Jean-Louis, *L'amour des lettres ou le contrat déchiré*, Mannheim, Mannheim-Analytiques, 1985.
- DUPRÉ, Louise, *Stratégies du vertige*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1989.
- GRASSI, Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998.
- KAUFMANN, Jean-Claude, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Nathan, 1999.
- KAUFMANN, Vincent, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Minuit, 1990.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983.
- _____, *Le bonheur paradoxal*, Paris, Gallimard, 2006.
- LYOTARD, Jean-François, *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.

MAGNAN, Lucie-Marie et Christian Morin, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Québec, Nuit Blanche, 1997.

PATERSON, Janet M., *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993.

TAYLOR, Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1992.

THÉORÊT, France, *Entre raison et déraison*, Montréal, Les Herbes rouges, 1987.

B. Articles

COGNY, Pierre, «Écriture de la destruction : transcription romanesque des lettres d'amour authentiques dans *là-bas*», *Revue des Sciences humaines*, vol. 170-171, n° 43, 1978, p. 185-193.

GAMACHE, Chantal, «Monologue polyphonique», *Études françaises*, vol 23, n° 3, 1988, p. 55-64.

GOULET, Alain, «L'écriture de soi comme dialogue», *Elseneur*, n° 14, 1998, 207 p. 7-10.

HURTUBISE, Roch, «Être amoureux et le dire : à propos des rapports amoureux », *Revue internationale d'action communautaire*, n° 27, printemps 1992, p. 39-49.

MARCOTTE, Sophie, «Mon cher grand fou... Dialogue et/ou monologue amoureux dans les lettres de Gabrielle Roy à Marcel Carbotte (1947-1950)», *Études françaises*, vol 33, n° 3, hiver 1997-1998, p. 93-102.

PACOM, Diane, «La querelle des modernes et des postmodernes», *Possibles*, vol. 3, hiver 1989, p. 55-73.

PATERSON, Janet M., «Le postmodernisme québécois - tendances actuelles», *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 77-88.

RICARD, François, «Éloge de la littérature», Laurent Mailhot, *L'essai québécois depuis 1845 - Étude et anthologie*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2005, p. 310-317.

3. Divers

BOIVIN, Aurélien, « Le principe du geyser ou une prise de conscience masculine », *Québec français*, n° 135, automne 2004, p. 95-97.

BUSNEL, François, «La nouvelle génération : du réalisme au déprimisme», *Magazine littéraire*, n° 374, mars 1999, p. 102-104.

CAMPION, Blandine « Compte rendu du livre *Marie-Hélène au mois de mars* de Maxime-Olivier Moutier », *Spirale*, n° 166, mai-juin 1999, p. 18.

GUAY, Hervé, «Détresse urbaine», *Le Devoir*, 9 septembre 1995, p. D7.

OORE, Irène « Être ou ne pas être : le suicide dans *L'ingratitude* de Ying Chen, dans *Unless* d'Hélène Monette et dans *L'île de la merci* d'Élise Turcotte », *Dalhousie French Studies*, vol. 64, automne 2003, p. 47-57.

OUELLET, Pierre, «Ethos urbain. La pente, l'enclave et autres lieux de perte», *Globe*, vol. 5, n° 1, 2002, p. 17-33.

4. Dictionnaires

MAUBOURGUET, Patrice, *Le petit Larousse illustré*, Paris, Les Éditions Larousse, 1995.

Table des matières

Résumé	p. i
Remerciements	p. ii
Introduction	p. 1
<i>Sarcophages mon amour, nous aurons vécu nous non plus</i>	p. 6
<i>L'analyse du vide postmoderne</i>	p. 59
1. Les origines et la définition du vide postmoderne	p. 60
2. Le vide amoureux	p. 69
3. Analyses	p. 74
4. Retours et comparaisons	p. 83
Conclusion	p. 93
Bibliographie	p. 96